This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 139 495
N° 14
PQ 2153 A36 C3

LE CAPITAINE FANTÔME

DRAME EN CINQ ACTES

EN HUIT TABLEAUX

PAR

ANICET BOURGEOIS ET PAUL FÉVAL

DIRECTION
M. L.
Théâtre-Lyrique
E. GEOFFROY

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

M DCCC LXIV

YC132186

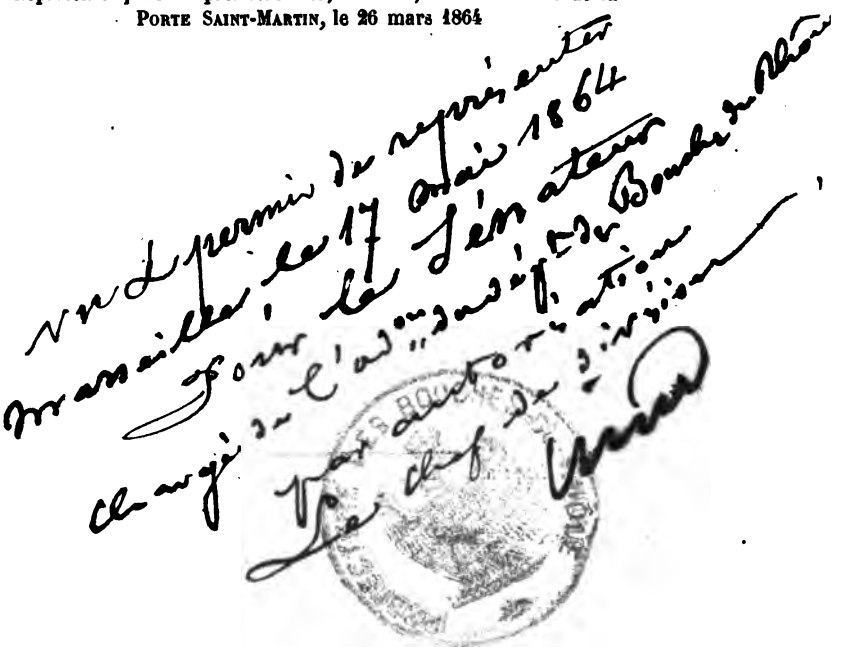
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

LE

CAPITAINE FANTOME

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 26 mars 1864



Imprimerie L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

LE

CAPITAINE FANTOME

DRAME EN CINQ ACTES

ET HUIT TABLEAUX

PAR

ANICET-BOURGEOIS Auguste ET PAUL FÉVAL

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864

Tous droits réservés

PERSONNAGES

CÉSAR DE CABANIL, capitaine au 8e dragons.	MM.	MELINGUE.
COUTARD, dragon au 8e régiment		VANNOY.
PETIT-EUSTACHE, *id.*		LAURENT.
PONT-NEUF, *id.*		SCHEY.
SARRELUCK, *id.*		MERCIER.
HECTOR DE CABANIL, frère de César. .		STUART.
MANOEL.		MONTAL.
ANDRÈS.		DELAISTRE.
VALVERDE.		HUCHERARD.
LE LIEUTENANT NED.		ANTONIN.
GUTTIÈRES..		JOSSE.
URBAN MORENO.		FLEURY.
LAZARILLE.		BOUSQUET.
LE MAJOR CLINTON.		CHÉRI.
RODRIGUE.		DURAND.
UN INCONNU.		JOUANNI.
UN ENVOYÉ ANGLAIS.		BEUZEVILLE.
MORIN, sergent.		ALEXIS-LOUIS.
MAC-PHERSON.		BARDOU.
UN DOMESTIQUE.		LANSOY.
UN FOSSOYEUR.		MARCHAND.
UN OFFICIER FRANÇAIS.		MOUTIN.
OFFICIERS ANGLAIS.		
UN GEOLIER.		
LILIAS DE SANTA-CRUZ.	Mmes	EUGÉNIE DOCHE
DONA MENCIA, comtesse de Cabanil. . . .		RAUCOURT.
JOAQUINA, sa fille.		E. DAVID.
BARBARA.		LOUISE MAGNY.
MARIA..		LECLERC.
SŒUR COUTARD.		MORIN.
UNE SERVANTE.		MOUTIN.
FEMMES DU PEUPLE.		

PQ2153
A36 C3

LE CAPITAINE FANTOME

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

La cour d'un grand hôtel garni, savoir: au fond, le corps de logis principal, belle maison qui porte l'enseigne: *Hôtel des Victoires;* — A droite, la conciergerie, avec bureau et table d'hôte; — A gauche, sur le devant, le jardin qui se prolonge jusque dans la cour, terminé qu'il est par un berceau. — Bancs de jardin sous le berceau. — Tables de café devant la conciergerie. Paris 1808.

SCÈNE PREMIÈRE

VEUVE COUTARD, JEAN COUTARD.

VEUVE COUTARD.

Beau-frère Coutard, ne sortez pas encore, l'air est très-fraîche ce matin.

COUTARD, dans la loge.

Belle-sœur, où est ma pipe?

VEUVE COUTARD.

Sur la commode, fumez-la au coin du feu.

COUTARD, paraissant.

Allons donc! La bouffarde n'aime pas le renfermé, il lui faut le désert de l'Egypte, les plaines de l'Italie ou les bords du Rhin... En attendant mieux, on la fumera dans la cour de l'hôtel de la *Victoire*, rue Montmartre, 73.

VEUVE COUTARD.

Ça va tout à fait bien aujourd'hui?

COUTARD, il se tâte.

Pas mal!... Les coups de sabre, ça me fréquente... la

M736379

blessure a l'avantage de procurer des congés de convalescence où l'on reçoit l'hospitalité de la famille, à bras ouverts.

VEUVE COUTARD, sortant de la conciergerie.

Beau-frère, faites attention!... Votre dix-septième n'est pas encore bien guérie.

COUTARD.

Ma dix-septième!... Ah! ne m'en parlez pas... un mauvais coup de manchette!... parlez-moi de ma seconde!... une balle dans l'estomac!... et de ma cinquième : un éclat d'obus dans la narine gauche... que j'en ai conservé un rhume de cerveau à perpétuité...

UN DRAGON, entrant.

Le capitaine d'habillement du 8e ?...

COUTARD.

Au fond, porte à gauche, trois marches à monter... là!... (Le dragon monte le perron et disparaît.) A propos du capitaine d'habillement, nous en attendons ici un autre, de capitaine, un amour... que j'ai eu l'honneur de servir sous ses ordres quand nous étions au même régiment.

VEUVE COUTARD.

Oui, M. Cabanil, qui a un jeune frère... M. Hector.

COUTARD.

Hector... Hector!... Je m'importe moins de son jeune frère... qui n'est encore qu'un civil! qu'un blanc-bec.

VEUVE COUTARD.

On est venu le demander, votre capitaine.

COUTARD.

Qui ça?...

VEUVE COUTARD.

Une dame et un monsieur... des Espagnols, je crois... la dame loge ici au premier.

COUTARD.

Et le citoyen?...

VEUVE COUTARD.

Un brun... superbe... qui doit repasser... mais, je bavarde...

COUTARD.

Liberté, *libertas!*... très-bien, assez causé... allez à vos affaires et envoyez-moi le coup du matin pour tuer le ver, voilà quarante ans que je le poursuis ce farceur-là.

VEUVE COUTARD, rentrant chez elle.

Ah! si mon défunt avait eu cette santé-là!... (Elle sort.)

SCÈNE II

COUTARD à droite, à gauche MANOEL, UN DOMESTIQUE.

COUTARD, seul.

Des Espagnols !... (Il s'assied.) Au fait... je crois que mon capitaine est un peu d'origine castillane... et ça suffirait pour me raccommoder avec les hidalgos... et les hidalgotes en particulier... je le chéris si tendrement mon capitaine, et dire que je vas servir sous un autre, et que je ne l'entendrai plus crier de sa voix de tonnerre. « Au galop ! »... Enfin, je vas me livrer à la consolation de tous mes maux... je vais en griller une, ne plus ne moins.

MANOEL, entrant avec un domestique de l'hôtel.

La comtesse dona Mencia de Cabanil n'est pas à l'hôtel ?...

LE DOMESTIQUE.

Madame la comtesse est à l'église, mais ne tardera pas à rentrer.

MANOEL.

Je l'attendrai !... là... dans ce jardin... Ne doit-elle pas sortir encore dans la journée ?

LE DOMESTIQUE.

Je ne sais pas, monsieur...

MANOEL, lui donnant un louis.

Tu dois le savoir !

LE DOMESTIQUE.

Un napoléon ! C'est parler, ça !

MANOEL.

Parle à ton tour.

LE DOMESTIQUE.

La voiture est commandée pour onze heures.

MANOEL.

Pour aller ?...

LE DOMESTIQUE.

Au pensionnat de la rue de Sèvres où mademoiselle Joaquina est élevée.

MANOEL.

Ces dames ne comptent-elles point retourner bientôt en Espagne ?

LE DOMESTIQUE.

La comtesse, arrivée ici pour chercher sa fille, doit repartir pour Madrid, si M. de Cabanil, qu'elle attend, arrive aujourd'hui.

MANOEL.

C'est bien !... (Il passe et disparaît dans le jardin.)

COUTARD, à droite, à une servante qui lui apporte à boire.

Merci, l'enfant!

SCÈNE III

COUTARD, puis SARRELUCK, PONT-NEUF et PETIT EUSTACHE, tous trois en tenue de route très-négligée.

SARRELUCK, accent alsacien.

Le capitaine d'habillement du 8e ?

COUTARD.

Ah ! cré nom !... au fond, porte à gauche, trois marches à monter. (Regardant Sarreluck.) Eh ! mais, c'est toi, Sarreluck ?...

SARRELUCK, de même.

Eh ! sapremente !... Coutard !

PONT-NEUF, entrant.

Le capitaine d'habillement du 8e ?... Coutard !

COUTARD.

Pont-Neuf !

PETIT-EUSTACHE, entrant.

Rue Montmartre 73, ça doit être ici... Le capitaine d'habillement du 8e ?... Coutard !... l'ancien des anciens !...

COUTARD.

Petit-Eustache !... Mais viens donc sur le cœur de ton vieux camarade... Belle-sœur !... belle-sœur !... C'est bête de se mettre dans cet état-là pour trois lapins qu'on retrouve parce qu'ils n'étaient pas perdus !... Belle-sœur !... (La veuve Coutard paraît.) Vespétro à discrétion !... Voilà Sarreluck dit l'Aimable, le Parisien dit Pont-Neuf, Petit-Eustache, surnommé l'Audacieux... Vous ne les connaissez pas... enfin, n'importe, assez causé... n'en parlons plus... mais les amis !...

VEUVE COUTARD, sur le seuil.

Des amis !...

LES QUATRE DRAGONS, en chœur.

Sont des amis... (Ils se prennent tous quatre par la main.) A la vie à la mort !

VEUVE COUTARD, attendrie.

Ils sont magnifiques !... On va vous servir, mes camarades !

COUTARD.

On n'en fait plus comme cette femme-là !... qui m'appar-

tient par les liens sacramentaux de son mariage légitime avec feu mon frère... Ah! çà... d'où venez-vous les petits?... (Ils s'attablent, on les sert.)

SARRELUCK.

Moi, du 3e chasseurs, frontières d'Italie.

PONT-NEUF.

Moi du 2e hussards, armée d'Allemagne.

PETIT-EUSTACHE.

Moi, du 7e dragons, armée du Nord.

COUTARD.

Et vous arrivez au 8e?... Bravo! j'en suis!

TOUS.

Bravo!... (Il boivent.)

PETIT-EUSTACHE.

C'est-à-dire, non, pas bravo... on me flanque encore dans la cavalerie, moi, Petit-Eustache de Quimperlé, qui étais né pour être un Jean-Bart, j'adore la mer qui m'a vu naître, et on m'a condamné au plancher des vaches à perpétuité, je ne suis solide que sur un bateau de pêche, et on me fiche sur un poulet d'Inde; on m'a fait manquer ma vocation : je serais peut-être amiral!...

COUTARD.

Je t'ai vu au feu, Petit-Eustache, tu montes comme une véritable boule de Siam, c'est vrai, mais tu sabres convenablement, tu te plains de ton sort; mazette, que tu es!... Qu'est-ce que je dirai donc, moi, qui ai commencé sous Dumouriez et qui ai vu tous mes cadets me passer généraux devant la moustache, et ça, parce qu'ils savaient lire... hum!... On dit que tous les hommes sont égaux! Non, ce sera toujours la même chose.

SARRELUCK.

Moi, semblablement, je ne soupirais que pour Lolotte, ma payse... que nous étions fiancés, qu'elle a promis de m'attendre et qu'elle m'attend indéfiniment.

PONT-NEUF, à part.

Plus souvent!

COUTARD, à Pont-Neuf.

Et toi, l'efflanqué, te plains-tu aussi de rester dans la cavalerie?

PONT-NEUF.

Me plaindre?... Le cheval et moi, ça ne fait qu'un!... Je suis né sur un cheval, ma mère était écuyère... j'ai appris la voltige avant l'alphabet... je venais de débuter au cirque Monthabor, quand la conscription est venue

m'enlever aux applaudissements d'un public idolâtre!... Va pour le service, on se doit à son pays!... mais, que je dis en arrivant au corps, je ne suis un homme complet qu'avec un cheval dans les jambes ou sous les pieds... Aussi m'a-t-on incrusté dans le 2e hussards... Je leur en ai fait voir des exercices... à la dernière affaire, c'était en Allemagne. Nous avions devant nous un régiment de la garde impériale autrichienne, des colosses, des Goliath!... On nous crie : « Charge à volonté. » A volonté, bon! que je dis, je vas me grandir à l'état d'obélisque. Je saute sur mon cheval, et je charge debout sur ma bête. C'est pour lors que les colosses levaient le nez pour voir arriver les coups qui leur tombaient du firmament... mon pauvre cheval reçoit un biscaïen quelque part : je le sens qui manque sous moi... je fais un saut de carpe et j'arrive à pieds joints sur le dos du colonel ennemi à qui je fais prendre gratis un billet de parterre. « Ote-toi de là que je m'y mette. » On a beaucoup ri de la chose au 2e hussards.

COUTARD.

Il y avait de quoi!... Eh bien... farceur, à l'avenir, tu ouvriras la giberne de ton esprit au 8e dragons.

PONT-NEUF.

On y tâchera. — Mais dans le huitième... je ne retrouverai pas un ancien lieutenant... passé capitaine je ne sais où, et qui n'a pas son pareil dans toute l'armée.

SARRELUCK.

Allons donc!... j'en avais un au 3e chasseurs!...

PETIT-EUSTACHE.

Qui ne valait pas le mien au 7e dragons.

COUTARD.

Taisez-vous, tous vos lieutenants n'étaient que des pousse-cailloux à côté de mon capitaine. — Un vrai diable!... mais qui était mon bon ange à moi... à ma onzième, ici, un coup de baïonnette en pleine poitrine... je te l'ai montrée, à toi, on m'allait laisser là, comme une vieille carcasse. « Petit bonhomme vit encore, crie le capitaine. » Là-dessus, il me ramasse, me jette sur son épaule et me porte pendant une demi-lieue. — Ah! triple nom de nom... j'éprouve le besoin de boire à sa santé!

PETIT-EUSTACHE.

Je le veux bien pour vous être agréable, et parce que vous êtes un ancien ; mais nous boirons aussi à la santé de mon lieutenant à moi.

SARRELUCK et PONT-NEUF.

Et du mien.

COUTARD.

Nom d'un nom... du même coup, si vous voulez, il s'agit de quatre braves... nommons-les tous les quatre ensemble!

TOUS.

C'est ça, à la santé...

COUTARD.

Du capitaine...

PETIT-EUSTACHE, SARRELUCK et PONT-NEUF.

Du lieutenant...

TOUS QUATRE ensemble.

César de Cabanil!... (Ils restent ébahis à se regarder, puis ils se lèvent tous quatre.)

COUTARD.

Mille millions de milliasses!... pour celui-là ce n'est pas trop de deux verres. Au capitaine César!...

TOUS.

Au capitaine! (Ils boivent.)

EUSTACHE.

A présent que nous voilà suffisamment lestés de vespétro, cinglons vers le capitaine d'habillement.

COUTARD.

Je vais vous montrer le chemin. (Ils montent le perron et disparaissent.)

SCÈNE IV

DONA MENCIA, VEUVE COUTARD.

Dona Mencia, vêtue de deuil, se dirige lentement vers la conciergerie.

DONA MENCIA, à la veuve Coutard.

Le capitaine César de Cabanil n'est pas encore arrivé?...

VEUVE COUTARD, sur le seuil de la porte.

Non, madame...

DONA MENCIA.

On annonçait son retour pour aujourd'hui?...

VEUVE COUTARD, à dona Mencia.

Ah! faites excuse, madame, le facteur vient d'apporter une lettre pour vous.

DONA MENCIA.

Donnez... elle vient d'Espagne!... (A elle-même.) Et de mon fidèle Andrés, sans doute! (Ouvrant la lettre.) Non : cette lettre

est de Lilias de Santa-Cruz... de l'amie d'enfance de Joaquina. Elle m'annonce que les troubles augmentent, que des bandes armées parcourent la province en criant : « Mort aux Joséphinos. » Déjà plusieurs châteaux ont été pillés, brûlés, et le marquis de Santa-Cruz a fait armer ses gens pour résister à une attaque possible, probable... Lilias m'engage à ne pas revenir à Cabanil et à attendre en France ou tout au moins à Madrid, l'apaisement de ce terrible orage. — Chère Lilias!... Elle ne sait pas qu'avant tout je dois obéir aux derniers vœux d'un mourant. — Et ce n'est qu'au château de Cabanil que ces vœux peuvent être accomplis... (A la veuve Coutard.) Madame... je vais vous laisser ma carte pour remettre à M. de Cabanil aussitôt qu'il arrivera. (La veuve Coutard rentre.)

SCÈNE V

MANOEL, DONA MENCIA.

Au moment où dona Mencia se retire pensive, Manoël la croise, devant le berceau.

MANOEL, s'arrêtant droit devant elle.

Je vous salue, dona Mencia, comtesse de Cabanil!...

MENCIA, étonnée.

Je ne vous connais pas, monsieur.

MANOEL.

On me nomme Manoël.

DONA MENCIA.

Manoël!

MANOEL, fièrement.

On devrait me nommer don Manoël de Cabanil.

DONA MENCIA, reculant.

Monsieur...

MANOEL.

Le comte, votre mari, était mon père... Vous le savez bien... Vous avez pris la place de ma mère qui est morte dans la honte et dans la douleur... Vous portez un nom qui devait appartenir à ma mère... mon titre, ma fortune, le comte, mon père, les a légués en mourant à son neveu le capitaine César de Cabanil, à la condition qu'il épouserait dona Joaquina votre fille.

DONA MENCIA.

Tout cela est vrai!... mais le comte ne vous a pas oublié... il vous a laissé...

MANOEL.

Une aumône... je l'ai refusée... je ne veux, je n'ai qu'un héritage : La haine que m'a léguée ma mère contre vous et les vôtres... Dona Mencia, vous aurez bien d'autres deuils à porter. (Il salue profondément et sort.)

SCÈNE VI

MENCIA, seule, suivant Manoël du regard.

Ah! cet homme m'a fait peur!... Ma fille!... je tremble pour ma fille!... (A un domestique.) Ma voiture... qu'on attèle ma voiture... (A elle-même.) M. de Cabanil n'arrivera-t-il donc pas aujourd'hui?... (Elle rentre vivement dans l'hôtel.)

SCÈNE VII

COUTARD, VALVERDE, OFFICIERS, puis CÉSAR.

VALVERDE, entrant vivement par la droite.

Madame Coutard! un punch! nous avons remporté une victoire!...

COUTARD, descendant le petit perron et la main au front.

Sur qui, la victoire?...

VALVERDE.

Sur le 6e régiment... (A Coutard.) Nous étions allés au-devant de notre cher camarade César, et il nous a crié en sautant à terre : « Nommé capitaine au 8e dragons.

COUTARD.

Chez nous!... il est capitaine chez nous!... Ah! triple nom de nom!... Les Espagnols en vont voir de drôles et nous allons soigner le punch!... En avant!...

VALVERDE, qui est retourné au fond.

Garçon!... (Un domestique paraît.) Vite, ce petit mot à M. Hector de Cabanil, rue du Bac, 27. Tu n'arriveras jamais assez tôt, car tu portes une bonne nouvelle, et qui le sera bien payée, va!... (Le domestique sort d'un côté, César paraît de l'autre, entouré d'officiers du régiment qui se pressent autour de lui et le fêtent; il sourit et leur donne des poignées de main.)

VALVERDE.

Arrivez donc!... arrivez, triomphateur!...

CÉSAR, avec bonhomie.

Triomphateur en petite tenue... comme vous voyez... et descendant d'un mauvais fiacre qui a failli verser trois fois, César et sa fortune! (Coutard et sa belle-sœur ont apporté vivement le punch et les verres.)

COUTARD.

Vous êtes servis, mes officiers!

VALVERDE.

Capitaine!...

CÉSAR.

Volontiers!... j'ai toute la poussière de la route dans le gosier... (Il se met à table.) Dites-moi, mes camarades... (Se retournant et apercevant Coutard près de lui.) Tiens!... te voilà ici, toi?... Bonjour, vieux Coutard!

COUTARD.

Vous revoilà, mon capitaine, au 8e?...

CÉSAR.

Oui, nous allons nous retrouver sur le terrain, vieux grognard, à propos, es-tu toujours républicain?...

COUTARD.

Toujours. — Vive l'empereur!

CÉSAR.

Très-bien!... dites-moi, n'avez-vous point vu mon frère Hector?...

VALVERDE.

Je viens de l'envoyer chercher, mais le trouvera-t-on chez lui?... Hector se dérange. — Hector est amoureux!... A vous, César!...

CÉSAR.

A vous, mes amis!... Amoureux de qui?...

VALVERDE.

C'est un mystère!...

CÉSAR.

A son âge, il n'y a pas grand mal à être amoureux... mais... (A madame Coutard, qui lui présente la carte de dona Mencia.) Qu'est-ce que c'est?...

LA VEUVE COUTARD.

Ça vient d'une dame en deuil.

CÉSAR, lisant.

« La comtesse de Cabanil!... » Ah! ma noble tante est à Paris!...

LA VEUVE COUTARD.

Je cours lui dire que vous êtes arrivé. (Elle entre à l'hôtel.)

VALVERDE, étonné.

Vous avez une tante comtesse, capitaine?...

CÉSAR.

Pourquoi non?... Je suis comte moi-même.

VALVERDE.

Vous, comte?

CÉSAR.

Des pieds à la tête... Ça n'est pas ma faute... jamais je ne m'en vante... (Avec une fierté sérieuse.) Mais je ne m'en cache pas!...

VALVERDE.

Vous croyez bien que nous n'avons pas voulu...

CÉSAR.

M'offenser?... (Il leur tend la main.) A mon arrivée en France, le général Soult ne fut pas aussi bon prince que vous. Quand je lui dis : « Je veux être soldat; » il me demanda mon nom : « Comte de Cabanil, répondis-je. » Il fronça le sourcil et gronda : « Au diable les comtes!... D'où viens-tu, citoyen? » C'était sous la République! « Général, je viens d'emigration. — Jolie école! — Ma foi, général, il n'est si pauvre pension dont il ne puisse sortir un bon élève. Je sais l'anglais, l'espagnol, l'italien et l'allemand. — Et le français aussi, à ce qu'il me paraît, » il me regardait dans le blanc des yeux. « Oui, général, et c'est en français que je vous demande place au feu! — Tu l'auras, demain, au premier rang, citoyen comte, et nous verrons qu'elle langue tu parleras aux ennemis de la France...

VALVERDE.

Et il le vit, parbleu!...

COUTARD.

J'étais là, triple nom de nom, quand M. le citoyen comte rapporta deux drapeaux.

CÉSAR.

C'est vrai, tu étais là, toi!... Le général Soult a toujours eu de l'amitié pour moi... et il ne dit plus : « Au diable les comtes, » depuis que l'empereur l'a fait maréchal, duc de Dalmatie!... (Il passe la main sur son front.)

VALVERDE.

A quoi pensez-vous donc?...

CÉSAR, pensif.

A ce deuil... mon oncle doit être mort, et me voilà chef de

famille... Est-ce que j'ai l'air d'un chef de famille ?... Je ne sais pas du tout ce que c'est que de gouverner quelque chose, voyez-vous?... Je suis un soldat... je ne peux... je ne veux être qu'un soldat... C'est bien assez d'avoir Hector... mon frère... je pourrais bien dire mon fils, car je l'aime comme une mère aime son enfant... Et la prudence que je n'ai jamais connue pour moi, me vient quand il s'agit de lui... mais bah!... c'est assez d'idées noires... mon oncle était un sage : il aura sans doute eu la bonne idée de ne pas choisir un fou pour gouverner sa famille... Buvons, camarades, buvons! (On trinque, dona Mencia rentre par le jardin et traverse lentement la scène.)

COUTARD, à César.

Capitaine, voici madame la citoyenne.

CÉSAR, tressaillant.

Hein!... que dis-tu?... déjà! (Il tourne les yeux vers Mencia et se lève.) Messieurs, j'ai peur d'avoir vécu ma dernière heure de liberté... J'ai besoin d'être seul. (Tous se lèvent.) S'il y a un Dieu pour les bons vivants, je me recommande à vos prières! (Il les éloigne du geste et se dirige vers dona Mencia, ils sortent.)

SCÈNE VIII

CÉSAR, DONA MENCIA.

César aborde dona Mencia, la salue respectueusement, lui prend la main et la lui baise, après quoi il la conduit sous le berceau et la fait asseoir.

DONA MENCIA, après l'avoir regardé.

Je ne vous connaissais pas, César de Cabanil... maintenant que je vous ai vu, je comprends les espérances de celui qui n'est plus.

CÉSAR.

Le comte Blas de Cabanil...

DONA MENCIA.

Est mort dans mes bras, et si je suis venue en France, c'était pour obéir à une volonté suprême... Don César, vous êtes le dernier de votre race...

CÉSAR.

J'ai un frère, madame!

DONA MENCIA.

Bien jeune encore... quoique votre père eût pris la qualité de Français, les Cabanil d'Espagne n'en sont pas moins...

CÉSAR.

La branche aînée de ma famille, je le sais, madame.

MENCIA.

Voici déjà deux ans que notre fille Joaquina est à Paris. Nous l'avions éloignée de l'Espagne dès les premiers troubles. Le comte Blas était l'ami de la France et du roi Joseph, qu'il croyait appelé à régénérer l'Espagne... son dernier vœu est que vous succédiez à ses titres, à son rang de grand d'Espagne de première classe et à son immense fortune...

CÉSAR, piteusement.

Madame!... (A part.) Qu'est-ce que j'avais dit?...

DONA MENCIA.

Je n'ai pas fini, don César, et je continue... Tout ceci, à la condition d'accepter la main de dona Joaquina de Cabanil, notre fille.

CÉSAR, à part.

C'est complet!... (Haut.) Madame!... mais ma jeune cousine ne me connaît pas...

DONA MENCIA.

Elle sait que la main d'un héros sera pour elle un sûr et ferme appui!...

CÉSAR, souriant.

Bien pauvre héros! et qui pourrait ne pas plaire...

DONA MENCIA.

Voici le portrait de ma Joaquina, capitaine. (Elle ouvre un médaillon.) Et je vous affirme que son âme est plus belle encore que n'est beau son visage... (Elle présente le médaillon à César.)

CÉSAR, avec surprise.

Sacrebleu!... Oh! pardon, madame... ce sourire ferait passer par-dessus bien des grandesses!... Je n'avais pas besoin de cette charmante vision pour accepter mon devoir et la fortune qui me tombe des nues... Demain, je serai le chef de la maison de Cabanil...

DONA MENCIA, lui tendant la main.

Je n'attendais pas moins de vous, monsieur. Ma voiture est là... dans une heure, ma Joaquina sort du couvent... Le notaire, prévenu, a dressé l'acte... Voici le nom, l'adresse de ce notaire... Dans une heure, je vous attendrai chez lui, car le temps presse, cette nuit nous partons pour Talavera de la Reine.

CÉSAR.

Dans une heure, soit, madame!... (Il lui baise la main.)

DONA MENCIA.

A bientôt... et merci... (Elle sort à droite.)

SCÈNE IX

CÉSAR, seul.

Voilà une tuile!. . Du diable si j'avais envie de me marier, moi!... au contraire, j'avais une envie solide et bien arrêtée de rester garçon! (Il regarde le médaillon.) Elle est ravissante!... C'est égal! c'est une bombe!... quels yeux!... quel sourire!... Oui, señora, il est charmant votre sourire, derrière une jalousie il me rendrait fou, mais par-devant notaire il me fait peur!... Marié moi, marié!... C'est absurde! (Il regarde le portrait en souriant; pendant ces dernières paroles, les officiers sont entrés en scène et l'entourent en riant.)

SCÈNE X

CÉSAR, VALVERDE, Les Officiers, puis HECTOR.

VALVERDE.

Qu'est-ce qui est absurde?

CÉSAR, cachant le portrait.

Est-ce que vous me voyez en grand d'Espagne, vous?...

VALVERDE.

Pourquoi non?....

CÉSAR, de mauvaise humeur.

Ce n'est pas tout... Je me marie...

TOUS.

Bravo!

VALVERDE.

Elle est jolie?...

CÉSAR, avec colère.

Un bijou!...

VALVERDE.

Riche?...

CÉSAR, haussant les épaules.

Seize ans! (Tous éclatent de rire.)

VALVERDE.

Et vous n'êtes pas content?...

CÉSAR, éclatant.

Parbleu!... je voudrais vous y voir! Une dot royale!... des châteaux en Castille, en Aragon, en Galice, en Léon, en Navarre... et autres lieux!...

VALVERDE.

Bravo!

CÉSAR, vivement.

Voulez-vous permuter, vous?...

VALVERDE.

Oui.

TOUS.

Moi! moi! moi aussi!...

CÉSAR.

C'est absurde!

VALVERDE.

Mais pour n'être pas ravi de trouver à la fois riche dot et jolie fiancée, vous êtes donc amoureux, capitaine?

CÉSAR.

Allons donc!... c'est bon pour Hector, ces folies-là!... Amoureux, moi... ma foi, non!... je crois que je l'ai été... oui, une fois, pendant... une bonne heure au moins...

VALVERDE.

Vraiment?

CÉSAR.

Il y a deux ans de cela, j'avais demandé un congé pour venir voir Hector... Par une belle matinée de printemps, je me promenais au bois de Boulogne... je songeais à un superbe cheval andaloux que je venais de voir entrer par la porte Maillot, et que montait une charmante amazone.

VALVERDE.

Vous songiez aussi à l'amazone?

CÉSAR.

Peut-être bien!

VALVERDE.

Une jeune fille!

CÉSAR.

Fille, femme ou veuve, mais je le répète charmante...

VALVERDE.

Elle n'était pas seule?...

CÉSAR.

Non... un vieillard à la figure noble et fière l'accompagnait. Il y avait, ce jour-là, je le suppose, une rencontre au Bois, deux coups de feu avaient été échangés... le bruit avait sans doute effrayé le beau cheval andaloux. — N'obéissant plus au mors, il emportait l'amazone, et fou de terreur, allait la briser contre un des arbres du bois. — Je m'élance entre l'arbre et le cheval...

VALVERDE.

Au risque d'être brisé vous-même!

CÉSAR.

Sautant à la tête de l'animal, je l'arrête et je le contiens jusqu'à l'arrivée du vieillard qui accourait à toutes brides en criant : « Ma fille!... sauvez ma fille! »

VALVERDE.

Je vois le tableau!... La belle amazone s'évanouit dans vos bras?...

CÉSAR.

Elle ne s'évanouit pas du tout!

VALVERDE.

Pristi!... c'était une heroïne!

CÉSAR.

Le papa, bientôt rassuré, pressa ma main dans les siennes et me demanda mon nom... je n'avais aucune raison pour le cacher.

VALVERDE.

Sans doute, vous avez voulu, à votre tour, savoir le nom de celle que vous veniez de...

CÉSAR.

Non... je remis respectueusement la bride aux mains de la jeune personne, je la saluai, et...

VALVERDE.

Et?...

CÉSAR.

Je m'en allai!...

VALVERDE.

Vous avez revu cette belle amazone?...

CÉSAR.

Jamais!

VALVERDE.

Bon!... mais vous y pensez toujours?

CÉSAR, riant à son tour.

Toujours?... non!... Quelquefois, oui!

HECTOR, entrant vivement.

Mon frère est arrivé!... Mon frère... pardonne-moi de n'avoir pas été au-devant de toi... Tu ne doutes pas de la joie que me cause ton retour?...

CÉSAR, l'embrassant avec effusion.

Bonjour, chéri!

HECTOR.

Bonjour, capitaine!

CÉSAR, lui mettant la main sur l'épaule et le regardant.

Sais-tu que te voilà un homme tout à fait, toi!... (A part.) Comme ce serait ça! (Haut, aux officiers.) Messieurs, j'ai besoin d'être seul.

VALVERDE.

Encore?...

CÉSAR.

Mes amis, quand on se noie, on se raccroche à tout!... J'ai une idée... Soyez aimables... Soyez gentils... Allez-vous-en? (Il les éloigne du geste, Hector s'approche avec une sorte de répugnance. Les officiers s'écartent, mais sans sortir de scène, ils le considèrent en riant et en causant.)

VALVERDE, s'éloignant.

Est-ce qu'il va essayer de permuter?

CÉSAR, à Hector.

Viens donc.

HECTOR.

Vous avez à me parler, mon frère?

CÉSAR.

Oui!... et d'abord laisse-moi t'embrasser.

VALVERDE, de loin.

Il l'amadoue!...

CÉSAR, à Hector.

Alors, tu es donc amoureux?... de quelque petite modiste de la Galerie de bois...

HECTOR.

Qui t'a dit?...

CÉSAR.

C'est grave!... à ton âge... morbleu!... C'est très-grave! (A part.) Il est tout aussi Cabanil que moi... qu'est-ce qu'il faut?... un Cabanil.

HECTOR, piqué.

Je ne suis pas amoureux d'une modiste.

CÉSAR.

Tant mieux! (A part.) Il ferait l'affaire de ces dames aussi bien que moi!... (Brusquement.) Embrasse-moi donc à ton tour?

HECTOR.

Je voudrais savoir...

CÉSAR.

Je conçois ça... (Avec élan.) Ce que tu ne sauras jamais, c'est comme je t'aime, grand croquin!

VALVERDE, de loin.

Ça chauffe!... (Les officiers rient.)

CÉSAR, à Hector.

Dis donc... on se marie très-jeune en Espagne...

HECTOR, distrait.

Vraiment?...

CÉSAR.

Parole d'honneur!... chez nous, ici, ça paraîtrait ridicule... mais là-bas, c'est l'habitude du pays... ainsi, toi, par exemple, petit frère, tu serais parfaitement en âge de te marier...

HECTOR, étonné.

Moi?...

CÉSAR.

Parfaitement... et même encore un peu et tu commencerais à passer pour un vieux célibataire.

HECTOR, impatienté.

Ah çà, frère!...

CÉSAR, caressant.

Parole d'honneur!... Tu vas comprendre... puisque c'est l'habitude du pays, il faut s'y conformer, pas vrai, chéri?... Et comme tu n'es pas amoureux d'une petite modiste... Eh bien... c'est tout simple... nous allons te marier!...

HECTOR, reculant.

Me marier!... plutôt me brûler la cervelle!...

CÉSAR.

Hein?... (A part.) Décidément, dans la famille, nous n'avons pas de goût pour le mariage... (Haut.) Tu ne sais pas ce que tu refuses, petit!

HECTOR.

Qu'importe?...

CÉSAR.

Des millions!

HECTOR.

Je n'ai pas besoin de millions.

CÉSAR.

Des titres!...

HECTOR.

Je ne veux être que soldat, comme toi!

CÉSAR.

Une femme charmante...

HECTOR.

Je n'aime pas les femmes charmantes!

CÉSAR.

Oh! ce n'est pas vrai... (Il prend le médaillon.) Regarde seulement!...

HECTOR, repoussant le médaillon.

Non...

CÉSAR.

Que diable! la vue n'en coûte rien!

HECTOR, souriant malgré lui.

Je... je suis amoureux de la modiste...

CÉSAR.

Regarde toujours.

HECTOR.

Non.

CÉSAR, le saisissant au collet.

Regarde, blanc-bec!... ou je te flanque à la salle de police!

HECTOR, regardant après avoir lutté.

Joaquina!... se peut-il?...

CÉSAR, stupéfait.

Hein?... Tu sais son nom?...

HECTOR, saisissant le portrait en le portant à ses lèvres.

Je ne te rendrai ce portrait qu'avec ma vie!...

CÉSAR.

Très-bien!... (A part.) Je l'ai échappée belle!... (Haut.) Alors, nous savions le chemin de la rue de Sèvres?...

HECTOR, suppliant.

César!... mon frère!...

CÉSAR.

La paix!... je n'entends rien!... Vous allez vous rendre auprès de la comtesse de Cabanil... Joaquina est sortie du couvent... Vous irez tous les trois chez le notaire de dona Mencia... Tiens, voilà son nom et son adresse. Je vous cède par-devant le tabellion, la Grandesse, les millions, la jeune fille, et je vous condamne au mariage à perpétuité, allez!...

HECTOR.

Oh! mon frère, c'est le bonheur que tu me donnes.

CÉSAR.

Oui, mais c'est la liberté que tu me rends...

HECTOR, se jetant dans ses bras.

Oh! si tu savais comme je suis heureux!

CÉSAR, l'embrassant avec effusion.

Et moi, donc!... va, petit, va!...

SCÈNE XI

CÉSAR, VALVERDE, LES OFFICIERS, COUTARD, PONT-NEUF, PETIT-EUSTACHE, SARRELUCK, VEUVE COUTARD.

Pendant les dernières répliques, il s'est fait un grand mouvement au fond du théâtre : des allées, des venues, les quatre dragons sont sortis de chez le capitaine d'habillement ayant chacun un bon à la main.

TOUS.

Capitaine César!... capitaine!...

CÉSAR.

Victoire!... j'ai permuté!... j'ai permuté!

VALVERDE.

Demain, nous marchons à l'ennemi.

CÉSAR, jetant son bonnet de police en l'air.

Noces et festins!... madame Coutard!... je reste garçon... j'invite tout le monde à dîner. (La veuve Coutard entre.) Arrangez-nous une machine à la Sardanapale!... je n'ai plus ni héritage, ni mines, ni vignes... je ne suis que soldat... vingt couverts, cinquante couverts...

VEUVE COUTARD.

On va se surpasser pour vous, capitaine! (Les quatre dragons s'avancent la main au front.)

CÉSAR.

Et du punch!... avant le dîner, ça fait prendre patience.

EUSTACHE.

C'est donc vrai, vous revoilà notre capitaine?

CÉSAR.

Tiens!... tiens!... mon gros Petit-Eustache!... Tu as pris du corps, Breton!...

EUSTACHE.

Vous êtes bien honnête, capitaine.

CÉSAR.

Sarreluck... mon sensible Alsacien... Lolotte va toujours bien?...

SARRELUCK.

Semblablement, capitaine.

CÉSAR.

Et mon gamin de Paris?

PONT-NEUF.

Prêt à se faire casser la tête pour vous, capitaine.

CÉSAR.

Et Coutard, mon vieux Coutard!...

COUTARD.

Qui cicatrise sa dix-septième, pour courir après la subséquente, triple nom de nom!

CÉSAR.

Invités, mes vieux! vous êtes tous invités... avec des gaillards comme vous, nous allons tailler des croupières à l'ennemi... à notre première victoire, en Espagne.

MANOEL, qui a paru au fond.

En Espagne! héritiers des Cabanil, je vais vous y attendre!

TOUS.

A la première victoire!...

ACTE PREMIER

DEUXIÈME TABLEAU

Le Taureau-Tué.

L'intérieur de l'hôtellerie du *Taureau-Tué*. — A droite du public, au deuxième plan, une fenêtre ouvrant sur la route et fortement grillée. — Au troisième plan, une porte conduisant au dehors. — Au fond, au quatrième plan, l'entrée d'un escalier conduisant à l'étage supérieur. — A gauche, deuxième plan, une haute cheminée, tables, chaises. — Au troisième plan, une porte conduisant à la cuisine; au fond et sous l'escalier, une porte conduisant au cellier; au-dessus de cette salle misérable et délabrée, une chambre à laquelle on arrive par l'escalier. — Au fond de cette chambre, un lit, à la tête du lit, la porte qui ouvre sur l'escalier. — Au deuxième plan, à droite, une fenêtre grillée. — Au premier plan, une table; un fauteuil, une chaise. — Au deuxième plan, à gauche et ressortant de la muraille le conduit de la cheminée de la salle basse.

SCÈNE PREMIÈRE

BARBARA, URBAN MORENO.

Barbara range dans la salle; Urban descend l'escalier.

BARBARA, à Urban.

Eh bien?

URBAN.

Il dormait comme un bienheureux!

BARBARA.

Il est mort.

URBAN.

Et voilà ce qu'il avait sur lui... une bourse pleine.

BARBARA.

Pas de bijoux?

URBAN.

Non, n'importe, l'aubaine est bonne.

BARBARA.

Il faudrait appeler Lazarille et descendre le corps dans la cave.

URBAN.

Impossible, il est au second; Maritana pourrait ouvrir sa porte au moment où je passerais. Nous attendrons la nuit... rien ne presse.

BARBARA.

Voilà ce que c'est que d'avoir recueilli chez nous cette mendiante qui n'est bonne à rien et qui nous dénoncera si jamais elle nous échappe.

URBAN.

Bah! vous êtes jalouse, mon adorée, comme si vous n'étiez pas la plus belle femme de toute la terre. Je m'intéresse à cette fille et, si jamais il lui arrivait malheur, tu sais que c'est à toi que je m'en prendrais.

BARBARA.

C'est bon, que la fièvre nous en débarrasse alors.

URBAN.

Ne t'avise pas d'aider la fièvre; cette servante est jolie... elle nous attirera des voyageurs et leur donnera confiance.

BARBARA.

Tu ne vas pas dans la montagne?

URBAN.

Non; j'attends ici quelqu'un.

BARBARA.

Qui donc?

URBAN.

Le nouveau chef des insurgés de la Sierra... A peine arrivé dans la province, il a bien vite fait parler de lui. On ne jure déjà que par Manoël et on assure que la junte va lui donner un commandement important. (On frappe trois coups à la porte.) Ce doit être lui; ouvre, Barbara. (Barbara va ouvrir la porte à droite, et Manoel, vêtu du costume pittoresque des chefs de guérilleros, paraît sur le seuil; en voyant Barbara il s'arrête) Soyez le bienvenu, seigneur. Femme va t'assurer que Lazarille est là, j'aurai peut-être besoin de lui. (Barbara sort par la porte du fond, Manoël entre en scène en fermant la porte derrière lui.)

SCÈNE II

URBAN, MANOEL.

MANOEL.

Nous sommes seuls à présent?

URBAN.

Oui, Excellence, la Galicienne veille au dehors ; Lazarille, mon garçon, panse ma mule à l'écurie, et il n'y a là-haut qu'une pauvre servante malade, qui ne peut nous voir, ni nous entendre.

MANOEL.

C'est bien, Urban Moreno, nous nous sommes déjà rencontrés.

URBAN.

Oui, Excellence, à l'attaque du château de Santa-Cruz.

MANOEL.

Je ne t'ai aperçu qu'au moment du pillage.

URBAN.

Je suis arrivé un peu tard, c'est vrai.

MANOEL.

La junte avait condamné le marquis de Santa-Cruz, mais nul n'osait exécuter la sentence, l'entreprise était donc rude. Je la voulus tenter suivi de bandits qui m'avaient juré de combattre en soldats; j'attaquai le château, mes guérilleros tombaient autour de moi, mais ceux qui restaient tenaient ferme et gagnaient du terrain. Au bruit de la bataille, des hommes, comme toi, pénétrèrent dans le château par un côté moins bien défendu. Le marquis brûla contre eux sa dernière cartouche et resta désarmé. A ce moment, une femme, pâle d'indignation, s'élance vers le vieillard, le couvre de son corps, et lui mettant une épée dans la main, lui crie : « Père, défendez-vous. » J'arrivai à temps pour enlever la courageuse jeune fille que, sans moi, on eût tuée sur le cadavre de son père.

URBAN.

Je n'ai rien vu de tout cela, j'étais descendu dans les caves où le vieux marquis, disait-on, cachait des tonnes d'or et où on ne trouva que des barils de poudre... (Souriant.) Mais j'avais entendu parler de la señora Lilias de Santa-Cruz qui, riche et belle, avait refusée les plus beaux partis du royaume pour ne pas se séparer de son père ; elle ne doit plus être toute jeune.

MANOEL.

Qu'elle était belle! oh ! pour elle j'aurais sacrifié tous mes projets de vengeance, tous mes rêves d'ambition, pour elle, j'aurais tout oublié, peut-être.

URBAN.

On vous l'a reprise ?

MANOEL.

Elle est morte. (Il laisse tomber sa tête dans ses mains.)

URBAN.

Morte!

MANOEL, brusquement.

Parlons d'autre chose. Urban Moreno, j'ai besoin de toi; il s'agit de me débarrasser d'un homme que je ne peux attendre dans la montagne comme je le voulais. Un ordre de la junte m'oblige à partir avec tout mon monde.

URBAN.

Quel est l'homme qui gêne Votre Excellence?

MANOEL.

Un Français, un capitaine de dragons, nommé César de Cabanil. Il rejoint son régiment qui fait partie de l'armée du général Dupont. Je sais la route qu'il doit suivre, j'ai compté ses étapes, il arrivera ici dans la journée, il faut qu'il s'arrête dans ton hôtellerie.

URBAN.

Et qu'il n'en sorte pas?

MANOEL.

Voilà pour son écot. (Il lui jette un rouleau d'or.)

URBAN.

Vous payez en prince, mon général, vous serez loyalement servi.

MANOEL, à part.

Entre moi et l'héritage du comte Blas, il y a deux Cabanil, Urban me débarrassera de l'un et je me charge de l'autre.

URBAN, appelant.

Eh! Lazarille!

MANOEL.

Qui appelles-tu là?

URBAN.

C'est mon premier garçon, mon homme de confiance.

SCÈNE III

LES MÊMES, LAZARILLE, petit homme faible et contrefait; il arrive par la porte du fond.

LAZARILLE.

Me voilà, maître.

MANOEL.

Que peux-tu faire d'un pareil homme?

URBAN.

Lazarille a essayé de tous les métiers, il a été berger, porte-balle, contrebandier; aujourd'hui, c'est mon pourvoyeur, il va à la quête des voyageurs. Excellence, le signalement de l'homme que je dois... loger?

MANOEL.

Cet homme est plus grand que moi, sa moustache est noire, son regard est fier, sa voix forte, sur son uniforme de dragon il porte un long manteau blanc.

URBAN.

Et il a les épaulettes de capitaine, Lazarille, tu as entendu, tu as compris?

LAZARILLE.

Oui, maître.

MANOEL.

Tu reconnaîtras cet homme?

LAZARILLE.

Je le reconnaitrai.

MANOEL.

Et tu l'amèneras ici?

LAZARILLE.

Je l'amènerai.

MANOEL, lui jetant une pièce d'or.

Tiens, voilà pour toi. Urban, nous nous reverrons.

LAZARILLE, ramassant la pièce.

De l'or! (A part.) J'achèterai avec ça les drogues que Barbara refuse à la pauvre malade.

URBAN, qui a reconduit Manoël.

Tu es encore là, toi?

LAZARILLE.

Je pars et je ne reviendrai pas seul, je vous le promets (Il sort par la grande porte que Manoël a laissée ouverte,)

SCENE IV

URBAN, puis COUTARD, EUSTACHE, PONT-NEUF, et SARRELUCK.

URBAN.

Un rouleau d'or, une bourse bien garnie! ces officiers français feront ma fortune. Voyons ce qu'il y a dans la bourse. (Il va fermer la porte au verrou et vide la bourse sur la table.)

Un, deux, quatre, huit. (On frappe violemment à la porte) Oh! oh! qui vient là, cachons d'abord ceci. (Il met l'or dans sa poche et jette la bourse vide sous la table.)

COUTARD, au dehors.

Ohé! la maison!

PONT-NEUF.

Ohé! de la baraque!

EUSTACHE.

Ohé! de la cambuse! ohé!

SARRELUCK.

Ah çà, il n'y a donc personne.

URBAN, se levant.

Des Français! mon capitaine... peut-être; il ne serait pas seul alors? voyons toujours. (Il ouvre la porte, les quatre dragons en tenue de route entrent.) Des soldats, mauvaises pratiques.

COUTARD.

Chien de pays, on fait double étape par des chemins à se rompre le cou, et quand on tombe, enfin, sur une mauvaise auberge, il faut la prendre d'assaut pour y entrer.

URBAN.

Que demandez-vous?

EUSTACHE.

Sur ton enseigne qui est fort vilaine, il est écrit qu'au *Taureau-Tué*, on boit et on mange, n'est-ce pas?

URBAN.

Eh bien?

PONT-NEUF.

Eh bien, nous avons faim et soif surtout; sers-nous vite et promptement, si c'est possible.

URBAN, à part.

Ces gens-là vont me gêner. (Haut.) Si ma porte était fermée, c'est qu'il n'y a plus de place chez moi. Vous trouverez une autre hôtellerie à Burjarrabal, à une petite lieue d'ici.

COUTARD.

Nous connaissons les petites lieues d'Espagne et nous voulons nous reposer.

URBAN.

Ah! je suis le maître chez moi, j'y reçois qui je veux et je ne veux pas de vous.

COUTARD, SARRELUCK et PONT-NEUF.

Tonnerre!

URBAN, tirant son couteau.

Demonios!

PONT-NEUF.

Il nous appelle moineaux.

BARBARA, entrant du fond.

Miséricorde, que de bruit!

SARRELUCK, regardant Barbara.

Voilà une forte créature!

BARBARA.

Que voulez-vous?

COUTARD.

A boire!

SARRELUCK.

Et à manger, semblablement?

PONT-NEUF.

En payant.

EUSTACHE.

Pas cher.

URBAN, à part.

S'ils n'étaient pas quatre ou si j'avais là mes hommes.

BARBARA, bas.

Laisse-moi faire. (Haut.) On vous servira mais à raison d'une piastre par tête et par jour.

TOUS.

Une piastre!

COUTARD.

Nom de nom, vous ne recevez donc que des têtes couronnées chez vous?

BARBARA.

C'est notre prix. (Bas.) Ils vont s'en aller.

PONT-NEUF, effrayé.

Une piastre.

EUSTACHE, calculant.

Par tête et par jour. (Haut.) C'est bon, servez, on payera.

COUTARD, bas.

On payera, avec quoi? nous n'avons pas une piastre à nous quatre.

EUSTACHE, bas.

Je ne suis pas maladroit sur le calcul; je ferai l'addition.

COUTARD.

Vas-y petit et de la soustraction aussi.

URBAN, bas à Barbara.

Il faut s'en débarrasser et après tout, s'ils payent... (Haut.) Restez donc, je descends au cellier.

BARBARA.

Moi, je vais vous servir.

COUTARD.

A la bonne heure. (Ils se placent autour d'une table.)

BARBARA, appelant.

Maritana, Maritana!... descendez donc, paresseuse, nous avons du monde et je ne peux pas tout faire.

SCENE V

LES MÊMES, LILIAS sous le nom de **MARITANA**.

Lilias est vêtue d'un costume propre mais en lambeaux; pâle et faible encore, elle descend lentement l'escalier.

BARBARA.

Allons donc, il s'agit de m'aider. Vite, vite, du pain, du fromage, des oignons.

PONT-NEUF.

Des oignons, toujours des oignons, j'en pleure d'avance. (Lilias sans parler sert les dragons, mais, arrivée près de la table elle chancelle.)

COUTARD.

Sac à tabac! la pauvrette va se trouver mal.

BARBARA.

Ne faites pas attention... elle a eu les fièvres... mais ça va mieux. Allons, prends. (Elle lui donne un gros pain à porter.)

PONT-NEUF, prenant le pain.

Il est plus lourd qu'elle.

EUSTACHE.

Oh! les jolies petites mains blanches.

SARRELUCK.

Et quels yeux!

PONT-NEUF, qui a été mettre le pain sur la table.

Et quelle taille! (Il veut la prendre dans ses bras.)

LILIAS, le repoussant doucement.

Est-ce que vous n'êtes pas Français?

PONT-NEUF.

Français de la rue Maubuée, nº 13, au *Singe vert*.

COUTARD.

Pourquoi demandez-vous cela?

LILIAS.

Parce que je croyais qu'en France, on protégeait la faiblesse, on respectait la douleur.

PONT-NEUF.

Excusez!

COUTARD, à part.

Elle a dit ça comme une duchesse. (A Lilias.) Ne craignez rien. (Aux dragons.) Le premier qui manquera à cette Aragonaise-là aura affaire à moi, Coutard Paminondas, dit l'Accroche-cœur, enfin, très-bien, assez causé, n'en parlons plus.

URBAN.

Voilà du vin.

TOUS.

Ah! c'est pas dommage.

LILIAS, à part.

Si j'osais me confier à ces hommes... oui, je le ferai, car à tout prix je veux sortir d'ici.

PONT-NEUF.

Drôle de pays, ils ont des bouteilles en peau de bouc.

COUTARD.

Ce qui fait que naturellement le vin sent le lait de chèvre...

EUSTACHE.

Nous voilà en nourrice, n'importe, buvons et comme toujours le premier verre à la santé du capitaine.

TOUS.

A la santé du capitaine!

URBAN, à part.

Hum! serait-ce celui que j'attends? (Haut.) Comment s'appelle votre capitaine?

COUTARD, buvant.

César.

EUSTACHE, qui a bu.

De Cabanil?

LILIAS, à part.

César de Cabanil!

EUSTACHE, bas à Coutard.

L'ancien, buvons, mangeons, mais ne causons pas, j'ai mes raisons.

LILIAS, à part.

César de Cabanil... c'était bien ce nom.

URBAN.

Votre capitaine rejoint l'armée?

PONT-NEUF.

Comment savez-vous cela?

URBAN.

Je l'ai su par un de vos officiers qui s'est arrêté ici ce matin.

COUTARD.

Le lieutenant Valverde?

SARRELUCK.

Semblablement.

EUSTACHE, bas.

Avalons, avalons et filons.

COUTARD.

Le capitaine rejoint comme nous le 8e dragons.

PONT-NEUF.

Nous n'avons sur lui que l'avance d'une étape.

URBAN, avec inquiétude.

Est-ce que vous comptez l'attendre ici?

EUSTACHE, se levant.

Non, notre coucher est à Burjarrabal, et, comme la petite lieue doit être longue, nous allons nous remettre en route.

URBAN, à part.

Très-bien.

PONT-NEUF.

Déjà?

EUSTACHE, bas.

J'ai mes raisons.

LILIAS, à part.

Si je partais, qui préviendrait M. de Cabanil? je resterai.

PONT-NEUF.

En route, alors.

BARBARA.

Vous oubliez...

SARRELUCK.

Quoi donc?

BARBARA.

De payer votre écot.

PONT-NEUF.

Aïe! aïe!

EUSTACHE.

C'est une distraction.

COUTARD.

Madame la toreros, arrangez la chose avec le Breton, il a de la capacité, va, petit, va !

EUSTACHE, gravement.

Nous avons dit une piastre.

URBAN et BARBARA.

Par tête.

EUSTACHE.

Oui, et par jour, c'est entendu. Voilà le moment de développer mon arithmétique. Une piastre par jour, très-bon. Or, le jour a vingt-quatre heures dans tous les pays de la terre; la piastre vaut vingt-quatre maravédis. Regardez votre coucou, nous ne sommes restés que trois quarts d'heure, c'est donc, par tête, trois quarts de maravédis. Un sou de France à peu près.

BARBARA.

Vous voulez rire.

EUSTACHE.

Je ne ris jamais quand je fais de l'arithmétique; nous payerons l'heure entière, c'est-à-dire un maravédis; il y aura un quart d'heure pour la bonne.

COUTARD, riant.

Il a de la capacité, le Breton.

PONT-NEUF, à part.

Bien joué.

TOUS.

A la poche...

BARBARA, bas à Urban.

Ils se moquent de nous.

URBAN, bas.

Leur capitaine payera pour eux... mais, si jamais je les retrouve...

EUSTACHE.

Voilà les quatre maravédis. Portez-vous bien, je payerai le médecin.

COUTARD.

Vous voyez que nous ne marchandons pas, salut et fraternité!

SARRELUCK.

Wala si vol.

URBAN.

Qu'est-ce qu'il a dit ?

PONT-NEUF.

Voilà ce qu'il a dit! (Il lui fait un pied de nez. Les quatre dragons sortent gravement, mais, arrivé à la porte, Lafleur fait les cornes à Urban qui met la main à son couteau. Barbara l'arrête.)

SCÈNE VI

URBAN, BARBARA, LILIAS.

BARBARA, retenant Urban.

La paix! les voilà hors d'ici... n'est-ce pas ce que tu voulais?

URBAN.

Tu as raison. Mieux vaut avoir affaire à un seul homme qu'à cinq.

LILIAS, à part.

Plus de doute.

URBAN.

Je pense à une chose, notre auberge est assez mal famée. Si Lazarille n'a pas rencontré ce capitaine, celui-ci pourrait ne pas vouloir s'arrêter ici. Je vais décrocher notre enseigne qu'on lui aura peut-être signalée. (Il sort.)

BARBARA, à Lilias qui suit des yeux Urban.

Que fais-tu là, idiote, tu nous écoutes, tu nous espionnes, n'est-ce pas? si tu t'avises jamais de nous trahir, tu sais ce que je t'ai promis et je suis femme de parole.

URBAN, rentrant avec l'enseigne.

Tiens, Maritana, place cette enseigne de façon à ce que celui que j'attends ne puisse la voir.

LILIAS, montant l'enseigne.

Il la verra pourtant.

URBAN.

La nuit vient, femme, apporte ta lampe.

LILIAS.

César de Cabanil je me souviendrai. (Barbara allume la lampe qu'elle pose sur la table près de la fenêtre. Pendant ce temps, Lilias a pu gravir l'escalier et on la voit entrer dans la chambre au-dessus.)

URBAN.

A travers les vitres, on apercevra au loin sa lumière.

Écoute, c'est bien le pas d'un cheval que j'entends résonner sur les cailloux de la route.

LILIAS, écoutant.

Le voilà. Que Dieu nous protége! (Elle s'apprête à descendre après avoir posé l'enseigne contre le mur.)

BARBARA, allant ouvrir la porte.

Lazarille nous amène le voyageur. (A ce moment, César, en tenue de route, enveloppé dans son vaste manteau blanc paraît sur le seuil soutenant Lazarille pâle et pouvant à peine marcher.)

CÉSAR.

Non, bonne femme, c'est le voyageur qui amène Lazarille.

SCÈNE VII

LILIAS, BARBARA, LAZARILLE, CÉSAR, URBAN. Lilias a descendu vivement l'escalier et elle regarde César.

URBAN.

Qu'a donc cet imbécile? (Lilias, sans pouvoir être vue de César, est allée à Lazarille qu'elle fait asseoir et à qui elle donne à boire.)

CÉSAR.

La... la... ne le grondez pas.

LILIAS.

C'est bien lui.

CÉSAR.

Ce garçon s'était offert à moi pour me servir de guide, la nuit approchait. J'avais accepté ses services, il marchait clopin-clopan devant moi, s'arrêtant parfois pour cueillir des herbes et des fleurs. A un endroit où la route borde un précipice, il aperçut, sur le penchant de l'abîme, la plante qu'il cherchait sans doute; il voulut descendre, mais la rosée avait rendu l'herbe glissante, le pied manqua à mon guide qui se mit à rouler comme une boule. Je sautai à bas de mon cheval, et je vis mon homme retenu à moitié chemin par un arbre mort Le pauvre diable appelait à son aide. Je ne pouvais le laisser là. Ma foi, en me retenant de mon mieux, aux ronces et aux touffes de gazon, j'arrive jusqu'à lui. Je le cueille sur son arbre et je le ramène à terre. Seulement, comme il était à moitié brisé par sa chute et qu'il ne pouvait plus marcher, je le hissai sur mon cheval! Grâce aux rayons de la lune d'abord, puis grâce plus tard à la clarté de cette lampe, je suis arrivé sans nouvel encombre jusqu à votre hôtellerie, qui, sans compliment, est bien la plus laide baraque de toutes les Espagnes.

LAZARILLE.

Excellence, je vous dois la vie.

CÉSAR.

Tu ne me dois rien du tout.

LAZARILLE.

Ah ! la plante que j'avais arrachée...

CÉSAR.

Et que tu tenais si fort dans ta main. Comme elle doit être précieuse, je te l'ai gardée, la voilà. (Il la donne à Lazarille.)

LAZARILLE, à Lilias, qui tourne le dos à César.

Merci, Maritana, elle coupe la fièvre.

URBAN.

Une bonne nuit sur une botte de paille remettra Lazarille; ne nous occupons que de vous, seigneur capitaine. La rosée est pénétrante, ce soir; Maritana, vite du feu pour réchauffer Son Excellence. (Maritana se baisse dans la cheminée pour remuer le feu.)

CÉSAR.

C'est vrai, le brouillard m'a glacé jusqu'aux os.

BARBARA.

Donnez-moi votre manteau.

CÉSAR.

Voilà, bonne femme, il pèse bien cent livres, je vous en avertis. (Sous son manteau César a son sabre, et deux pistolets à sa ceinture.)

URBAN.

A présent, femme, à la cuisine et donne à Son Excellence ce que nous avons de meilleur à la maison... j'irai au cellier... je veux choisir moi-même du vin digne de notre hôte. (Barbara sort par la porte à gauche conduisant à la cuisine.)

CÉSAR, à Urban.

Vous avez dû loger un jeune officier de mon régiment, le lieutenant Valverde.

URBAN.

Un officier... non... non... Excellence.

CÉSAR, se secouant.

Son chemin était pourtant de prendre Bujarrabal pour gagner Siguenza. Ne suis-je pas ici à Bujarrabal?

URBAN.

Si fait, bien. Pauvre pays, c'est vrai, mais honnête et craignant Dieu.

CÉSAR.

Et possédant un alcade, n'est-ce pas ?

URBAN.

Oui, oui, Excellence.

CÉSAR.

Je suis chargé pour cet honorable fonctionnaire d'un ordre du général commandant la province et concernant un nommé Urban, Urban Moreno.

URBAN, à part.

Hein!

CÉSAR.

Il s'agit, je crois, de pendre l'hôtellier, qui est un brigand, et de confisquer l'hôtellerie, qui est un coupe-gorge.

URBAN, à part.

Voilà un ordre que tu ne porteras pas.

CÉSAR, regardant autour de lui.

Ça ne paye pas de mine ici. Qu'allez-vous me donner, mon hôte? j'ai bon appétit, je vous en préviens.

URBAN.

Une tranche de lard bien rissolée dans la poêle, une omelette au lard et un gâteau de maïs.

CÉSAR.

Au lard... ça n'est pas varié.

URBAN.

Par exemple, le vin sera meilleur que la chair, nous avons un certain petit xérès... Vous ne boirez pas deux fois son pareil. Je vais en tirer une bouteille pendant que Maritana mettra votre couvert. Allons donc, frileuse, tu ne veux pas rester dans la cheminée comme un grillon. Occupe-toi du voyageur, je descends au cellier, puisque ce soir Lazarille n'est bon à rien. (Il sort par le fond.)

CÉSAR, à Lilias.

Tiens, je n'avais pas aperçu cette petite. Merci du bon feu que tu m'as fait mon enfant. (Il se place devant le feu pendant que Lilias met le couvert.)

LILIAS, bas à Lazarille.

Laisseras-tu assassiner celui qui t'a sauvé la vie ?

LAZARILLE, bas.

Que faire pour lui ?

LILIAS, bas.

Me venir en aide.

CÉSAR.

Ce feu me remet.

BARBARA, arrivant avec un plat.

Voici une grillade comme on n'en a pas chez le roi. A table, mon gentilhomme.

CÉSAR.

A table mon hôtesse.

BARBARA.

Si vous vous débarrassiez de ce grand sabre et de vos pistolets.

CÉSAR, s'asseyant.

Merci. Oh! ça ne me gênera pas pour souper.

BARBARA.

A votre volonté, seigneurie, ce que je faisais n'était que pour vous obliger.

CÉSAR, mangeant.

La grillade est excellente parole d'honneur, mais le gâteau m'étouffe un peu... et puisque le vin n'arrive pas... donne-moi un verre d'eau. (Lilias prend la cruche et verse en évitant de montrer son visage à César.) Pardieu... pour cacher si bien ton visage... il faut que tu sois furieusement laide. (Après avoir bu.) Que veux-tu, toutes les filles ne sont pas jolies. (Lui prenant la main.) Eh! eh! main fine et blanche... bras charmant... pied mignon... ma foi, ça m'engage à voir la figure. (Il force doucement Lilias à le regarder en face.) Sacrebleu, mais non tu n'es pas laide.

BARBARA.

C'est trop faire d'honneur à une servante que de vous occuper d'elle.

CÉSAR, regardant Lilias.

C'est étrange... j'ai déjà vu cette petite-là quelque part... Ah! je me souviens, c'est elle... Oh! c'est impossible! tu n'es jamais venue en France, n'est-ce pas?

LILIAS.

Moi!

BARBARA.

En France! elle, une mendiante!

CÉSAR.

C'est juste! (Regardant.) Le même regard... les mêmes traits, la ressemblance est merveilleuse.

URBAN, rentrant une bouteille à la main.

Voilà le xérès.

CÉSAR, à part,

Oh! ça n'a pas le sens commun. (Haut.) Vous voilà vous... ah! vous l'avez donc fait, votre xérès?

URBAN.

Non. (Bas à sa femme.) Mais je l'ai préparé.

CÉSAR.

Vous allez dire qu'il est bon.

URBAN.

Excellent.

CÉSAR.

Qu'il ressusciterait un mort, n'est-ce pas ?

URBAN, à part.

Au contraire.

CÉSAR.

Et bien, donnez le premier verre de ce nectar à ce pauvre garçon qui est encore blême comme un pierrot.

URBAN, à part.

Diable, ce n'est pas pour Lazarille que je...

BARBARA.

Vous n'y pensez pas, Excellence, un pareil vin n'est pas fait pour ce drôle.

URBAN, à Lazarille.

Allons, maladroit, pendant que nous servons Sa Seigneurie, monte là-haut sa valise, puis après, tu rentreras le cheval qui se morfond là dehors, et qui serait beaucoup mieux à l'écurie.

CÉSAR.

Oui, soigne mon cheval, mon bonhomme.

LILIAS, à Lazarille.

Ne le desselle pas qu'il soit toujours prêt à partir.

LAZARILLE, bas.

Je comprends. Tout ce que je pourrai faire pour ce gentilhomme et pour vous, je le ferai. (Il prend la valise, monte l'escalier, entre dans la chambre d'en haut et se met à scier silencieusement les barreaux de la fenêtre.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins LAZARILLE.

BARBARA.

Excellence, laissez-moi remplir votre verre?

URBAN.

Hein! Quels reflets d'or... un vrai rayon de soleil.

CÉSAR, regardant Lilias.

Cette ressemblance ne peut être qu'un effet du hasard...

ou plutôt qu'un jeu de mon imagination. (Prenant son verre.) A tes beaux yeux, mon enfant!

LILIAS, au moment où il porte le verre à ses lèvres, lui dit tout bas.

Ne buvez pas.

CÉSAR, la regardant.

Hein! (Lilias met un doigt sur ses lèvres.)

URBAN.

Femme, tu as oublié le dessert... le fromage rend le vin meilleur. (Bas à Barbara.) Ça fait boire. (Pendant qu'Urban parle bas à sa femme, Lilias a saisi le verre de César et l'a vidé dans la cheminée.)

CÉSAR, à part.

Que fais-tu donc?

LILIAS.

Chut!

URBAN, se retournant, voit le verre vide.

Ah! vous avez bu... ça brûle un peu au passage... mais c'est le goût du cru. Un autre verre, Excellence. (Il verse.)

CÉSAR, regardant.

Il a une couleur charmante, ce vin-là.

URBAN.

N'est-ce pas, Excellence! (Voyant revenir Barbara avec le fromage, il va au-devant d'elle.) Arrive donc, toi... avec ton fromage. (Pendant ce temps, Lilias saisit le verre que César allait prendre et le vide encore une fois.)

CÉSAR, surpris.

Hein?

URBAN, voyant le verre vide sur la table.

Vous y prenez goût.. tant mieux, vous viderez la bouteille, il ne vous en coûtera pas davantage..... (Versant.) Allons... encore un verre à la santé de ma femme, le capitaine est trop galant pour refuser. (Geste suppliant de Lilias.)

CÉSAR, à part.

Decidément, ce vin n'est pas catholique... pardieu... je vais bien savoir... (Haut.) Très-volontiers, mon hôte, mais nous trinquerons ensemble.

URBAN.

Hum!

CÉSAR.

Un verre pour votre mari, dame hôtesse.

BARBARA.

C'est inutile... mon mari ne boit que de l'eau.

URBAN.

Oui, Excellence, c'est un vœu que j'ai fait.

CÉSAR, se levant.

Sacrebleu, mon hôte, vous boirez ou sinon...

LILIAS, se baissant vivement et ramassant la bourse jetée sous la table par Urban.

Cette bourse est à vous, capitaine?

CÉSAR.

A moi... non... non...

LAZARILLE, dans la chambre d'en haut.

Au premier effort, à présent, ces deux barreaux tomberont, et on pourra sortir par là. (Il sort de la chambre.)

CÉSAR, qui a regardé la bourse.

Je ne me trompe pas, j'ai vu cette bourse entre les mains de Valverde. Il s'est donc arrêté ici... cet homme mentait alors.

LILIAS, bas.

Il mentait... chut!

LAZARILLE, descendant l'escalier.

La chambre du capitaine est prête.

BARBARA.

Si votre Excellence a fini de souper, on conduira votre Seigneurie dans sa chambre... juste au-dessus de cette salle. (Lazarille sort par la porte du cellier, après avoir fait un signe d'intelligence à Lilias.)

LILIAS, bas à César.

Acceptez. (Vivement à haute voix en prenant une autre lampe allumée par Barbara.) Je vais vous éclairer, capitaine.

CÉSAR.

Allons, j'ai toujours obéi aux jolies filles, je vous suis, ma belle enfant... (Il commence à monter éclairé par Lilias.) Bonsoir, buveur d'eau.

URBAN.

Bonne nuit à Votre Seigneurie.

CÉSAR.

Je partirai demain au point du jour. (César et Lilias disparaissent dans l'escalier.)

URBAN.

Dans une heure il dormira pour ne plus s'éveiller que dans l'autre monde.

BARBARA, qui s'est approchée de son mari.

Il ne dormira pas.

URBAN.

Allons donc ! avec le vin de Xérès qu'il a bu.

BARBARA.

Il n'a pas bu... en allumant sa lampe j'ai vu là... dans la cheminée...

URBAN.

Quoi ?

BARBARA.

Le vin qu'il a jeté, regarde.

URBAN.

C'est ma foi vrai... Il a donc des soupçons.

BARBARA.

Le coup est manqué. (A ce moment César entre dans sa chambre avec Lilias qui pose la lampe sur une petite table.)

CÉSAR.

Ah çà, ma chère enfant, vous allez me dire à présent...

LILIAS.

Ne dormez pas. (Elle referme la porte.)

URBAN.

Parle bas, femme, le voilà dans sa chambre, il pourrait nous entendre.

CÉSAR, seul.

Qu'est-ce que je ferai donc, si je ne dors pas ?

URBAN, à Barbara.

Viens avec moi dans la cour, je te dirai là ce qui nous menace et ce que je veux faire... fût-il le diable en personne, il ne sortira pas vivant d'ici. (Il sort par le fond avec Barbara après avoir éteint la lampe. La chambre d'en bas reste donc sombre et vide.)

SCÈNE IX

CÉSAR, seul.

Ah çà voyons... je ne suis pas sûr d'être dans mon bon sens... Je crois retrouver sous les haillons d'une servante de cabaret, l'ange de mes rêves, et cette pauvre Cendrillon me protége, me sauvegarde, moi qu'elle ne connaît pas. Allons, allons, il faut une bonne nuit de sommeil pour .. mais le sommeil m'est défendu comme le vin. Elle m'a très-bien dit de sa douce voix : « Ne dormez pas. » Aurait elle la bonne pensée de me venir donner l'explication de tout ceci, ma foi il n'est pas tard... (Il ôte son sabre, ses pistolets.) Voilà justement de l'encre, du papier, si j'écrivais à Hector, c'est une idée, écrivons. « Cher petit Hector ! tu es maintenant

au château de Cabanil, là, près de la charmante fiancée, tu comptes les jours, les heures, car le deuil de Joaquina ne finit que dans trois mois. Cher ami tu n'auras pas longtemps à savourer les délices de la lune de miel. Un Cabanil doit être soldat, et le roi Joseph m'a promis de te donner une lieutenance. » (S'arrêtant) Il pleut ici... il vient de tomber sur ma main une large goutte d'eau, mais non, c'est une goutte de sang! encore une là... sur mon papier. Ce sang tombe à travers le plafond. Mort-Dieu je ne rêve pas! Je suis bien sûr de ce que je vois. (On frappe doucement à la porte de sa chambre.) Sacrebleu! Celui-là qui frappe, quel qu'il soit, me donnera l'explication de tout ceci. (Il saisit ses pistolets, il va ouvrir et se trouve en face de Lilias qui entre vivement une petite valise d'officier à la main.)

SCÈNE X

CÉSAR, LILIAS.

LILIAS.

Refermez vite votre porte.

CÉSAR.

Enfin, je vais savoir.

LILIAS.

Tout.

CÉSAR.

Ça me fera plaisir.

LILIAS.

Ne marchez pas, ne parlons qu'à voix basse, il ne faut pas qu'on soupçonne ma présence ici. On ne me laisserait pas le temps de vous sauver.

CÉSAR.

Décidément je suis dans un coupe-gorge, n'est-ce pas? Très-bien, on s'en tirera.

LILIAS.

Vous n'êtes pas à Bujarrabal, voyez. (Elle retourne l'enseigne posée contre le mur.)

CÉSAR.

Le Taureau-Tué! mon hôte est alors...

LILIAS.

Urban Moréno.

CÉSAR.

Et je lui ai dit que je portais l'ordre de le faire pendre! mais pourquoi vous exposer ainsi pour moi que vous ne connaissez pas?

LILIAS.

Je vous connais, monsieur de Cabanil.

CÉSAR.

Hein! vous m'avez donc déjà vu?

LILIAS.

Oui, une fois.

CÉSAR.

En France, n'est-ce pas?

LILIAS.

En France.

CÉSAR.

J'en étais bien sûr, c'était vous que... Mais non, ce n'est pas possible; vous n'êtes pas, vous ne pouvez pas être...

LILIAS.

L'heureuse fille que vous aviez remise au bras de son père?... Si monsieur, la servante d'Urban Moréno est bien la fille du marquis de Santa-Cruz.

CÉSAR.

Vous.

LILIAS.

Du marquis de Santa-Cruz, qui jusqu'à sa dernière heure a béni César de Cabanil.

CÉSAR.

Le marquis est mort.

LILIAS.

Assassiné par une troupe de bandits, le chef de ces misérables m'avait emportée mourante; quand je revins à moi, j'étais dans une chambre d'auberge et cet homme m'offrait sa protection. Je le repoussai avec horreur et mépris, il me laissa seule, mais en prenant soin de m'enfermer. A l'aide d'un stylet, je parvins à m'échapper, et je me trouvai au milieu de la nuit dans la Sierra, courant toujours, toujours. Tout à coup un abîme me ferme la route, je me sentais poursuivie. Je me laissai glisser dans le gouffre, comment ne m'y suis-je pas brisée? Comment en ai-je pu remonter la pente? Dieu seul le sait. Je marchai toute la nuit; ce ne fut qu'au point du jour, qu'épuisée de fatigue, je tombai au bord du chemin; c'est là que Lazarille me trouva, il me conduisit dans cette horrible maison; on refusa d'abord de m'y recevoir. La fièvre me brûlait; les soins, les dévouements de Lazarille me rappelèrent à la vie; et j'en remercie Dieu, car maintenant je peux tenter de m'acquitter envers vous. Oh! je vous sauverai, monsieur de Cabanil, oui, je vous sauverai.

CÉSAR.

Et cet homme, ce chef de guérilleros?

LILIAS.

Il m'aura poursuivie; mais en apercevant dans le précipice les lambeaux de ma robe déchirée par les rochers et les ronces, Manoël aura dû croire à ma mort.

CÉSAR.

Manoël, c'est étrange, nous avons le même ennemi, mademoiselle; car ce Manoël a juré, m'a-t-on dit, la perte de la maison de Cabanil; mais, de grâce, achevez! ce sang qui tout à l'heure a rougi ma main.

LILIAS.

Ce sang est celui de l'officier qui vous a précédé et que je n'ai pu prévenir.

CÉSAR.

Valverde, n'est-ce pas?

LILIAS.

Cette bourse était à lui. Son cadavre est encore étendu là-haut sur le plancher.

CÉSAR.

Oh! je le vengerai. Mais d'abord laissez-moi songer à vous.

LILIAS.

Monsieur de Cabanil à défaut de force, j'aurai, je vous jure, énergie et courage. (Une pierre est lancée dans la chambre et tombe aux pieds de Lilias.)

CÉSAR, vivement.

Rangez-vous, mademoiselle, cette pierre a failli vous atteindre.

LILIAS.

Il doit y avoir un papier attaché à cette pierre.

CÉSAR, qui l'a ramassée.

Oui.

LILIAS, prenant le papier.

C'est l'avis que Lazarille devait nous faire parvenir. (Lisant.) « Le maître sait qu'il ne trouvera pas le capitaine endormi, il a fait appel aux bandits de la montagne et ceux-ci viennent d'arriver. »

CÉSAR.

Mes pistolets tueront bien deux hommes; mon sabre fera le reste.

LILIAS, lisant.

« Ils sont en ce moment au fond du cellier, combinant

leur plan d'attaque; ils ont fermé toutes les portes, mais le capitaine peut sortir par la fenêtre j'ai scié deux barreaux. »

CÉSAR, allant à la fenêtre.

Vraiment. (Il enlève deux barreaux.) Allons, il est bon d'avoir des amis partout, même chez Urban Mornéo.

LILIAS, lisant.

« Je me suis glissé hors de la maison ; que le capitaine se hâte et je lui servirai de guide jusqu'à Bujarrabal. »

CÉSAR, qui a regardé.

Quinze pieds au moins... mais à l'aide de ces rideaux il sera facile de descendre. (Il arrache les rideaux du lit.) Ces rideaux seront assez solides pour vous porter, mademoiselle.

LILIAS.

Moi.

CÉSAR.

Vous comprenez bien que c'est vous qui sortirez la première d'ici. (Il attache les rideaux noués au bout l'un de l'autre au barreau qui est resté à la fenêtre.) Je fais une véritable corde à nœuds; je vous sais courageuse et résolue, vous n'hésiterez pas.

LILIAS.

A vous montrer la route non, car à tout prix il faut sortir de cette maison. (A ce moment on voit Urban suivi de ses hommes sortir de la porte du cellier.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, URBAN, BANDITS dans la salle basse.

URBAN.

J'ai fait le sacrifice de ma maison, on me la prendrait demain. Autant vaut la brûler aujourd'hui, mais nous brûlerons avec elle l'officier mort et l'officier vivant.

TOUS.

Oui !

URBAN.

La Galicienne et les autres vont veiller en dehors et tâcher de retrouver Lazarille qui nous a sournoisement quittés. Avez-vous les fagots, vous autres ?

UN BANDIT.

Oui.

URBAN.

Le bûcher sera sur l'escalier, vite à l'œuvre ! (On voit les bandits se passer de main en main les fagots qu'Urban saisit et semble placer dans l'escalier dont on ne voit que les premières marches.)

LILIAS.

Hâtez-vous, j'entends du bruit dans l'escalier, et voyez, ce verrou ne résistera pas longtemps.

CÉSAR, regardant encore au dehors.

Je ne vois personne. Descendez, descendez vite, soyez prudente.

LILIAS.

Ne craignez rien pour moi et songez à vous. (Elle descend et disparaît.)

CÉSAR.

Là, ne vous hâtez pas trop.

URBAN, sur les premières marches.

Passez-moi la torche à présent. (Il disparaît avec cette torche dans la cage de l'escalier.)

CÉSAR, encore à la fenêtre.

La voilà à terre. Pardieu! ce ne sera pas ce chemin-là que je suivrai, ils croient me surprendre. (Prenant ses armes.) Et c'est moi qui vais les charger à fond, César: en avant. (Il ouvre la porte et recule repoussé par un torrent de flammes.) Oh! les gredins, ils veulent faire de moi un auto-da-fé. Impossible maintenant de franchir cet escalier.

LAZARILLE, au dehors.

A moi! à l'aide!

BARBARA, au dehors.

Ah! traîtres, nous vous tenons tous les deux!

LILIAS.

César, ne descendez pas.

CÉSAR.

C'est la voix de mademoiselle de Santa-Cruz : elle m'appelle. (Il s'élance vers la fenêtre, il est accueilli par une fusillade qui l'oblige à s'éloigner de la fenêtre.) Sacrebleu! c'est une véritable grêle de balles, pas moyen de descendre par là. Je ferais trop beau jeu à ces tirailleurs. Je ne veux pourtant pas me laisser griller ici, mais comment? par où descendre? (Regardant le tuyau de la cheminée en briques.) Par-là. (Saisissant un des barreaux dont il se fait une pince.) Oui, par là. (Il soulève et descelle d'abord quelques briques pour se faire un passage pendant qu'il fait ce travail, on voit la Galicienne entrer par la porte du cellier entraînant avec elle Lilias, tandis que des brigands menacent Lazarille.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, BARBARA, LAZARILLE. Avant l'entrée de Barbara.

URBAN, regardant dans l'escalier.

C'est un véritable feu d'enfer (Riant, et à haute voix.) Ah! Ah! vous ne vous attendiez pas à cela, capitaine César,

CÉSAR, démolissant.

C'est vrai.

URBAN.

Nous vous tenons.

CÉSAR.

Pas encore.

URBAN.

L'escalier n'est plus qu'une fournaise.

LILIAS, à Barbara.

Oh! faites grâce à M. de Cabanil.

BARBARA.

On ne fera grâce, ni à lui ni à toi, tu nous a vendus à ton capitaine et tu sais ce que je t'avais promis. (Elle tire un poignard de sa ceinture et renverse Lilias qu'elle s'apprête à frapper. On entend le bruit de la chute de l'escalier.)

LILIAS, à terre, est menacée par Barbara.

A moi, capitaine César, à moi!

URBAN.

Si ton capitaine te vient en aide, je veux bien être pendu.

CÉSAR, qui a descendu par le tuyau de la cheminée, tombe tout à coup au milieu des bandits.

Pendu! tu le seras! (Il fait feu de ses deux pistolets et tue deux des bandits qui tenaient Lazarille. Celui-ci se relève. César avec son sabre, tue et renverse. Lazarille se jette sur Barbara qu'il désarme et renverse à son tour. Urban, blessé d'un coup de sabre à la tête, est tombé. Les bandits sont en fuite, saisissant Lilias.) Vous êtes libre, mademoiselle. A Bujarrabal, Lazarille à Bujarrabal. (La flamme gagne la chambre.)

Tableau.

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

Les fiancés de Cabanil.

Une salle gothique du château de Cabanil. — Au fond, porte de la galerie moresque qui conduit à la chapelle ; la draperie de cette porte, en s'ouvrant, doit laisser voir une perspective sarrazine, terminée par le portail gothique de la chapelle.

SCÈNE PREMIÈRE

LILIAS, JOAQUINA, HECTOR.

JOAQUINA, à Lilias.

Tu me rendras jalouse à la fin avec ces épopées qui racontent toujours les exploits de mon frère César. (Elle l'embrasse.)

HECTOR, souriant à Joaquina.

Vienne l'occasion, ma bien-aimée Joaquina, j'espère montrer à tous qu'il y a plus d'un soldat dans la maison de Cabanil. (A Lilias.) Merci, señora... merci, ma sœur (mouvement de Lilias) ma sœur par la tendre affection qui vous unit à ma fiancée... puis, ne vous dois-je pas la vie de mon frère... Je vais monter à cheval et courir au-devant de César. A bientôt, à toujours. (Il sort.)

SCÈNE II

LILIAS, JOAQUINA.

LILIAS, à Joaquina qui suit des yeux Hector.

Tu l'aimes bien... ton Hector ?

JOAQUINA, qui va prendre une corbeille.

Oh ! oui !

LILIAS.

Ne rentrons-nous pas chez dona Mencia ?

JOAQUINA.

Ma pauvre mère, qui t'a revue avec tant de joie, ne peut supporter aucun bruit autour de son lit de douleur, et si tu veux, nous achèverons de tresser ici ma couronne de mariée.

LILIAS.

Donne.

JOAQUINA.

César va trouver Hector bien changé. As-tu remarqué comme il est pâle... sa tête brûle toujours et parfois sa main est glacée. . (Elle laisse aller les fleurs.)

LILIAS, travaillant.

Souffre-t-il ? se plaint-il ?

JOAQUINA.

Il ne se plaint pas, mais je suis certaine qu'il souffre... cher Hector ! (Après un temps.) Pourquoi as-tu tressailli quand il t'a appelée : « Ma sœur »... (Elle reprend sa guirlande.)

LILIAS.

Vois donc que cette fleur est belle !...

JOAQUINA.

Belle entre les fleurs comme tu es belle entre toutes les femmes ! (Elle ôte la guirlande à Lilias et lui prend les deux mains.)

LILIAS.

Pourquoi m'ôtes-tu ces fleurs.

JOAQUINA.

Parce que je veux avoir tes mains dans les miennes, et mes yeux dans tes yeux... Dis... tu l'aimes bien, Lilias ?

LILIAS.

Joaquina ! depuis notre enfance, nous n'avons qu'une âme... Puisque je gardais le silence, il ne fallait pas m'interroger.

JOAQUINA, l'embrassant.

Il ne fallait pas montrer cette joie, ce trouble... quand son frère t'a dit : « ma sœur. »

LILIAS.

Faisons ta guirlande de fiancée... Tu es heureuse... Laisse-moi toute entière à ton bonheur.

JOAQUINA.

Je t'avais dit : Aide-moi, parce que bientôt je comptais te rendre la pareille.

LILIAS, tristement.

Jamais...

JOAQUINA.

Tu l'aimes pourtant?

LILIAS, troublée.

Joaquina...

JOAQUINA.

Oh! tu l'aimes...

LILIAS, avec explosion.

De toute la puissance de mon cœur! Écoute, il y a des heures où j'espère... Pourquoi Dieu nous aurait-il rapprochés deux fois, à l'heure d'un péril suprême?... La première fois que je le vis, il était entre la mort et moi... la seconde fos, bénie soit la vierge Marie, ce fut moi qui m'élançai entre la mort et lui. . Tu aimes, toi, Joaquina... tu aimes un noble et cher enfant, j'aime un soldat, tu m'as demandé mon secret! je te le dis... et à mesure que je parle je me confesse à moi-même... Regardant en moi à des profondeurs que je n'avais pas osé sonder... j'y vois mon amour, rien que mon amour, qui est ma vie!... j'aime, oui Joaquina, j'aime!... je pleure parfois... des larmes brûlantes et délicieuses... j'aime... et je crois que je mourrais écrasée sous mon bonheur si quelque voix tombait des nuages et me disait : Lilias, tu es aimée!...

JOAQUINA.

Lilias, tu es aimée!

LILIAS, portant les deux mains à son cœur et pâlissant.

Qui te l'a dit?

JOAQUINA.

Personne... mais j'en suis sûre...

LILIAS, écoutant.

Chut!... on vient...

JOAQUINA, la porte s'ouvre.

Rodrigue.

SCÈNE III

LES MÊMES, RODRIGUE, qui porte la baguette et la chaîne d'argent des majordomes.

RODRIGUE.

Señoras, un frère quêteur du couvent vient solliciter l'offrande de Cabanil, à l'occasion du mariage.

JOAQUINA, à Rodrigue.

Introduisez le révérend... Lilias lui apportera nos au-

mônes, car voici l'heure qui avance et je suis en retard pour ma toilette... Viens, Lilias...

LILIAS.

Je ne ferai point attendre le bon moine. (Elles sortent.)

SCÈNE IV

RODRIGUE, MANOEL.

RODRIGUE, un instant seul.

Le bon moine!... Le diable, plutôt!... (Il va à la porte et l'ouvre.) Entrez.

MANOEL, en frère quêteur, entrant.

Mon fils... (Il regarde tout autour de lui.)

RODRIGUE.

Nous sommes seuls.

MANOEL, rejetant son capuchon.

Je ne suis pas content de toi, Rodrigue... tu m'avais promis que les cloches de la chapelle de Cabanil ne sonneraient jamais pour cette odieuse union.

RODRIGUE.

J'ai fait ce que j'ai pu, le jeune homme est bien pâle...

MANOEL.

Il vit... il va accomplir ce mariage qui donne force et valeur au testament du comte Blas de Cabanil... Pourtant tu n'étais pas payé à demi, et j'avais choisi un poison infaillible!

RODRIGUE.

Il y a un œil ouvert sur moi... le vieil écuyer Andrès me suit comme mon ombre... ma main a peut-être tremblé!

MANOEL.

Quelque chose les protége!... ces Cabanil!... où est ton poste pour la cérémonie?...

RODRIGUE, montrant la grande porte du fond.

Ici.

MANOEL.

Qu'y a-t-il au delà de cette porte?

RODRIGUE.

La galerie d'honneur qui conduit à la chapelle.

MANOEL.

Quel est ton rôle?

RODRIGUE.

Commander aux quatre serviteurs qui doivent tenir le dais sur la tête des jeunes époux.

MANOEL.

Des fiancés... ils mourront fiancés! je te donnerai quatre des mes hommes pour remplacer tes porteurs de dais... d'autres seront au seuil de la chapelle... d'autres à l'intérieur... les cloches sonneront pour ce mariage, nous n'aurons pu empêcher cela.., mais le son de ces cloches sera notre signal... et le français maudit qui vole l'héritage de Cabanil les entendra sonner à sa dernière heure!

LILIAS, au dehors.

Hâte-toi, Joaquina... il ne faut pas te faire attendre.

MANOEL.

Cette voix! Qui donc vient là?

RODRIGUE.

Mademoiselle de Santa-Cruz...

MANOEL, frappé violemment.

Tu as dit: mademoiselle de Santa-Cruz!

RODRIGUE.

Oui.

MANOEL.

Lilias!... (A Rodrigue vivement.) Laisse-nous!... et souviens-toi de mes ordres! (Rodrigue salue et sort.)

SCÈNE V

MANOEL, LILIAS.

MANOEL, en extase.

Lilias! vivante!... (faisant un pas vers elle) moi qui t'ai pleurée morte!...

LILIAS.

Mon père, permettez-moi de...

MANOEL.

Lilias!

LILIAS.

Manoël! vous!... Ici du moins je suis à l'abri de vos insultes et de vos violences.

MANOEL.

Est-ce insulter une femme que de l'aimer à deux genoux?... Est-ce user de violence envers elle que de mettre à ses pieds l'adoration d'une âme vaillante et forte?... Lilias!... oh! Lilias! ne me repoussez pas, vous, la seule femme qui ait fait battre mon cœur!... Laissez-moi vous aimer en esclave...

LILIAS, se remettant.

J'étais folle de craindre dans cette maison où je suis entourée d'amis et de serviteurs... vous osez me dire que vous m'aimez, vous que j'ai vu commandant une troupe d'assassins; vous avez osé toucher ma main, vous, dont la main est tachée du sang de mon père.

MANOEL.

Votre père et moi nous étions deux soldats en présence... je n'ai pas frappé le marquis de Santa-Cruz et s'il faut vous demander pardon pour le passé, je m'humilierai... Pourtant, j'ai grandi, Lilias; l'obscur guérillero est devenu le chef d'une armée... le nom de Manoël s'entend de loin aujourd'hui...ce nom est l'épouvante de nos ennemis... vous êtes une fille de l'Espagne. Lilias, pourquoi maudire celui qui défend votre mère?...

LILIAS.

J'admire les vrais défenseurs de l'Espagne, je méprise et je hais les égorgeurs abrités sous son drapeau.

MANOEL.

Écoutez-moi encore... derrière ce nom de Manoël, il y a un autre nom, avec un titre de comte... sous ce titre de comte il y a une royale opulence : je suis le dernier des Cabanil...

LILIAS.

Vous! un Cabanil!...

MANOEL, avec force.

Je serai grand d'Espagne... la junte et le roi Ferdinand ont reconnu mes droits...

LILIAS.

Mensonge... mensonge!

MANOEL, lui saisissant les deux mains.

C'est assez de dédains, madame, je vous aime, j'aurais donné ma vie pour racheter la vôtre... je vous ai pleurée morte; vivante, vous serez à Manoël de Cabanil.

LILIAS.

Jamais!... (On entend un grand bruit au dehors.)

VOIX, à la cantonade.

Honneur au capitaine César.

LILIAS, avec joie.

Ah! César! vous n'oserez plus me menacer maintenant...

MANOEL.

J'ai tout compris, Lilias : il manquait à cet homme d'être mon rival... votre amour le tuera plus sûrement que ma

haine... (Il sort vivement en soulevant la tapisserie au fond. Andrès paraît à gauche.)

ANDRÈS.

Madame la comtesse demande la señora.

LILIAS.

Andrès, vous êtes dévoué corps et âme à la famille de Cabanil, Andrès voyez là... là... (Elle montre la tapisserie qu'Andrès va soulever.)

ANDRÈS.

Il n'y a personne dans la galerie.

LILIAS, à part.

Personne... Sachant César au château, Manoël n'osera rien tenter. (Haut.) Oh! n'importe, veillez, Andrès, veillez et Dieu garde les Cabanil. (Elle sort.)

ANDRÈS.

Dieu les protége, puisqu'il nous envoie le capitaine César.

SCENE VI

CÉSAR, HECTOR, ANDRÈS.

CÉSAR, tenant la main d'Hector.

Je te tiens donc là dans mes bras!

HECTOR, apercevant Andrès.

Frère, je te présente le plus ancien serviteur de notre famille, Andrès, qui jouait, enfant, avec notre oncle don Blas de Cabanil; Andrès qui l'a suivi sur tous ses champs de bataille et qui lui a fermé les yeux.

CÉSAR.

De tels serviteurs sont des amis. Andrès, votre main...

ANDRÈS, s'inclinant sur la main du capitaine.

O seigneur capitaine...

CÉSAR.

Veuillez bien m'annoncer à ma noble tante dona Mencia de Cabanil.

ANDRÈS.

Oui, Excellence. (Bas.) Mais avant tout, j'aurais besoin de vous parler.

CÉSAR.

A moi?

ANDRÈS.

A vous seul, et de votre frère, avant la cérémonie du mariage...

CÉSAR, bas.

De lui? c'est bien... quand il me quittera.

ANDRÈS, saluant.

Je viendrai.

SCÈNE VII

HECTOR, CÉSAR.

CÉSAR.

Approche donc que je te regarde, je te trouve pâle, amaigri...

HECTOR.

J'ai été souffrant pendant quelques semaines, mais je vais bien, tout à fait bien, maintenant... Ton voyage de Tarragone ici s'est-il bien passé?

CÉSAR, souriant.

Oui... à peu près...

HECTOR.

Que t'est-il donc arrivé?

CÉSAR, l'embrassant, puis le regardant.

Que diable veux-tu qu'il... Décidément je te trouve très-pâle.

HECTOR.

Je suis bien, te dis-je.

CÉSAR.

Pas de nuage dans notre ciel, nous sommes heureux?

HECTOR.

Oh! oui, bien heureux!... mais dis-moi, quel accident t'est-il survenu en route?

CÉSAR.

Bah! une misère...

HECTOR.

Je veux savoir...

CÉSAR.

Ah! du moment que nous voulons... il faut vous obéir, monsieur mon petit frère. (Il l'embrasse.) Voilà, je galopais depuis Tarragone... C'était à la porte d'Albaracin... je mangeais un morceau sur le pouce pendant qu'on me sellait un bon cheval... que j'avais choisi moi-même... et je me connais en chevaux... j'entendis du bruit au dehors, je sortis et je vis un quidam jaune comme une orange, qui faisait tout uniment desseller mon cheval, pour l'atteler à sa chaise de poste.

HECTOR.

Tu lui as cherché querelle?

CÉSAR, s'arrangeant devant une glace.

Naturellement.

HECTOR, très-inquiet.

L'aurais-tu provoqué?

CÉSAR, de même.

Je crois que oui.

HECTOR.

L'aurais-tu blessé? l'aurais-tu tué?

CÉSAR, abandonnant la glace.

J'en ai peur pour lui! Petit frère, j'ai quelque chose de plus sérieux à te dire. (Il se rapproche.)

HECTOR, d'une voix altérée.

Qui était cet homme?

CÉSAR.

Je ne sais pas... un fat... colonel de l'armée auxiliaire espagnole...

HECTOR, atterré.

Un colonel!...

CÉSAR, s'échauffant.

Qui se prétendait le supérieur d'un capitaine français!

HECTOR, lui saisissant la main.

Mais malheureux! il y a édit du roi!

CÉSAR.

Quand il y aurait vingt édits... ils ne ressusciteraient pas ce vilain bonhomme-là... laissons le colonel ou il est et... causons.

HECTOR.

L'édit du roi établit une seule et même hiérarchie dans les troupes franco-espagnoles.

CÉSAR.

Eh bien après, un duel! ne voilà-t-il pas une affaire!...

HECTOR, désolé.

Mais l'édit porte peine de mort.

CÉSAR, avec colère.

Sacrebleu!... veux-tu m'écouter oui ou non? je te dis qu'il s'agit d'une chose grave... dont j'ai besoin de parler avec toi maintenant que me voilà rassuré sur ton compte... car tu m'as dit que tout allait bien ici.

HECTOR.

Tout...

CÉSAR.

Alors, causons un peu de moi...

HECTOR.

Causons-en beaucoup.

CÉSAR.

Tu es bien gentil.. eh bien, voilà ce que je voulais dire... je ne sais pas trop comment t'avouer... tu ne te moqueras pas trop de... ton grand frère... hein?... non. Eh bien... je suis amoureux comme un fou, comme un tigre... là. . t'attendais-tu à cela?

HECTOR.

Un peu... d'ailleurs ne suis-je pas amoureux aussi.

CÉSAR.

Oh! toi tu es amoureux gentiment... tu le dis... on t'écoute.. tu te maries... je ne sais pas comment tu t'y prends... je t'admire... ma parole d'honneur ; mais je crois que je n'oserai jamais lui avouer mon secret à elle.

HECTOR.

Avec ça que tu es un gaillard bien timide!

CÉSAR.

Oui, oui... avec les femmes que je n'aime pas, je ne suis pas maladroit... ça va tout seul, mais, elle, je l'adore... comprends-tu... Dis donc. (il l'attire à lui.) Comme nous serions heureux tous les quatre!... Deux petits ménages... des têtes blondes dans des berceaux... lequel aimerai-je le mieux de ta fille ou de mon fils; mais ce sera toi peut-être qui auras le fils, mon gaillard! moi, ça m'est égal... va pour la fille!... on l'appellera Lilias... tu sais : chassé-croisé de parrains et de marraines... Lilias et moi pour ton petit futur grand d'Espagne, toi et Joaquina pour ma minette... allons! va, c'est convenu, fais ma demande...

HECTOR.

Mais...

CÉSAR.

Quoi donc? Est-ce que tu voudrais être heureux tout seul, toi?...

HECTOR.

Oh!... mais si...

CÉSAR.

Si elle refuse. (il passe sa main sur son front.) Elle ne refusera pas, mon cœur me le dit... et puis tu sais parler aux femmes, toi; oh! si j'osais... mais je n'ose pas... va, petit frère, sois adroit, éloquent, entraînant... enfin, fais comme pour toi.

HECTOR.

Mais tu ne me laisses pas le temps de me reconnaître.

CÉSAR, avec une profonde tendresse.

Tu ne vois donc pas toute la joie que j'aurai à te devoir mon bonheur! (Il le presse contre son cœur et le pousse au dehors.)

SCÈNE IX

CÉSAR, puis ANDRÈS.

CÉSAR, seul.

Cher enfant!... depuis qu'il est si pâle, il ressemble davantage à notre mère.

ANDRÈS, qui est entré et a entendu ces derniers mots.

On a pourtant combattu le poison...

CÉSAR, lui saisissant le bras.

Le poison! as-tu dit, le poison! on a tenté d'empoisonner mon frère!

ANDRÈS, baissant la tête.

Oui... j'en suis sûr.

CÉSAR, avec violence.

Qui?

ANDRÈS.

Je ne sais... le poison n'est qu'une arme... dix autres armes menacent Hector de Cabanil.

CÉSAR, épouvanté.

Mais pourquoi!... pourquoi!...

ANDRÈS, se rapprochant.

Il y a ici dans ce château un péril étrange, qui se cache, qui se multiplie... un péril qui entoure votre frère, qui l'enveloppe, qui veille à son chevet... un péril mystérieux, fatal... Je vous attendais seigneur, pour vous dire : Veillez sur Hector de Cabanil! défendez votre frère.

CÉSAR, reprenant sa fermeté.

C'est bien pour le défendre que je suis ici... mais d'abord, comment lui est venu le poison?

ANDRÈS.

Dans une grenade.

CÉSAR.

Donnée par qui?

ANDRÈS.

Cueillie par lui... devant moi... sur l'arbre même!

CÉSAR.

Tu me glaces le sang!

ANDRÈS.

Ce n'est pas tout... ou plutôt ce n'est rien... il y a une cicatrice sous ses cheveux près de la tempe droite.

CÉSAR.

Une cicatrice!

ANDRÈS.

La trace d'une balle, venue on ne sait d'où, au travers d'un carreau brisé de sa chambre à coucher...

CÉSAR.

La nuit?

ANDRÈS.

La nuit!... je ne dors plus... Je me glisse, je rôde, je cherche... mes yeux sont ouverts... mes oreilles tendues... hier au soir, j'ai vu deux ombres dans le parc... et j'ai surpris ces paroles : « Quand la cloche sonnera, quand les fiancés entreront dans la chapelle. »

CÉSAR.

Cette cloche sera le signal... et l'épée ne peut rien contre ces assassins. Je ne sais combattre qu'avec l'épée, moi; je suis désarmé... La main de Manoël est dans tout cela. Ce qui a manqué hier peut réussir demain... aujourd'hui peut-être. Ce n'est pas à Hector de Cabanil qu'on en veut, c'est à l'époux de Joaquina, c'est l'héritier de don Blas de Cabanil qu'on veut tuer. — Ah! j'ai fait à mon frère un présent funeste!... Cette cloche ne sonnera pas, ce mariage ne se fera pas. Ce n'est pas Hector, ce n'est pas mon frère que vous aviez désigné pour prendre votre place, vénérable chef de notre famille, c'est moi. Eh bien, ce que vous m'aviez ordonné de faire, je le ferai; mais que mon frère, que mon enfant bien-aimé vive mon Dieu! qu'il vive.

ANDRÈS.

On vient.

SCENE X

CÉSAR, LILIAS entre et fait signe à Andrès qui sort.

CÉSAR.

Lilias, seule!

LILIAS.

Doña Mencia voulait vous recevoir, mais elle est bien malade et bien faible... César, votre frère me quitte.

CÉSAR.

Hector... parlons de lui, Lilias, ne parlons que de lui. Hector est plus que mon frère.

LILIAS.

Oui, je sais cela.

CÉSAR.

Lilias, Hector va mourir.

LILIAS.

Mourir!

CÉSAR.

Et c'est moi qui le tue.

LILIAS.

Vous, César?

CÉSAR.

Ce n'est pas cet enfant qu'ils veulent assassiner, c'est l'héritier de Cabanil; j'étais cet héritier, et je l'ai mis à ma place, et maintenant la haine de Manoël est sur lui.

LILIAS.

Manoël, il était ici, tout à l'heure.

CÉSAR.

Dans cette maison?

LILAS.

Dans cette salle.

CÉSAR.

Je l'avais deviné.

LILIAS.

Il faut sauver Hector.

CÉSAR.

Le danger qui le menace est mystérieux, insaisissable, je vais me présenter à ce danger, il faudra bien qu'il se montre; quel qu'il soit, je le combattrai! Lilias, l'héritier de Cabanil doit être frappé au moment où les fiancés monteront à l'autel; pour ce moment-là, je veux être, je serai le fiancé de Joaquina; quoi qu'il arrive, Joaquina ne sera pas menacée... je la couvrirai de ma poitrine... Vous avez compris ce que je veux faire.

LILIAS.

Oui.

CÉSAR.

Et vous allez prévenir Joaquina, Lilias, si Dieu m'abandonne, je puis succomber dans cette lutte suprême... Lilias,

vous savez le secret de mon cœur; dites-moi : « César, je vous aurais aimé. »

LILIAS.

César, je vous aime.

CÉSAR.

Oh! d'un mot vous avez doublé ma force et mon courage... espérons encore, Lilias.

LILIAS.

Je ne désespérerai jamais ni de Dieu, ni de vous. (Elle sort; Coutard entre.)

SCÈNE II

CÉSAR, COUTARD, puis ANDRÈS, puis LILIAS et les INVITÉS et les SERVITEURS.

COUTARD.

Ah! pardon, mon capitaine, c'est une lettre qu'un courrier vient d'apporter, la chose est pour le marié.

CÉSAR.

Pour Hector! donne.

COUTARD.

Voilà! timbre du quartier général.

CÉSAR.

On peut contrefaire un timbre, on peut empoisonner une lettre. (Il brise le cachet.)

COUTARD.

Il est effectif que le beau ciel de l'Espagne est le pays de l'arsenic et du vert-de-gris, qu'on en met partout.

CÉSAR.

Un brevet de lieutenant.

COUTARD.

Joli cadeau de noces.

CÉSAR.

Ordre de rejoindre le régiment.

COUTARD.

La lune de miel n'aura donc qu'un quartier.

CÉSAR, à part.

Une fois sous les drapeaux, Hector n'aura plus rien à craindre de Manoël. (Haut.) Hector partira.

COUTARD.

Pas avant demain, je présuppose.

CÉSAR.

Il partira aujourd'hui... tout à l'heure.

COUTARD.

Et la noce... vous supprimez la noce, capitaine?

CÉSAR, à Andrès qui passe au fond.

Où allez-vous?

ANDRÈS.

Porter au comte Hector son manteau de grand d'Espagne, et cette épée.

CÉSAR.

Laissez là ce manteau et cette épée... Où est Hector?

ANDRÈS.

Dans sa chambre... il s'habille pour...

CÉSAR.

Combien de portes à cette chambre?

ANDRÈS.

Une seule... et une seule fenêtre.

CÉSAR.

Qui donne?

ANDRÈS.

Sur les fossés du château, et cette fenêtre est grillée comme toutes celles qui ouvrent de ce côté.

CÉSAR.

C'est bien, l'heure approche. Allez dire aux señoras qu'elles se hâtent, la cérémonie aura lieu; je réponds de tout maintenant. (Andrès sort.) Coutard, écoute bien la consigne.

COUTARD.

Il y aura un service à faire?

CÉSAR.

Porter ce brevet au lieutenant Hector.

COUTARD.

Je comprends.

CÉSAR.

Fermer sa porte en dehors à double tour.

COUTARD.

Aux arrêts, un marié, je ne comprends plus.

CÉSAR.

Te mettre en faction, toi et tes camarades, devant cette porte fermée, n'écouter ni menaces, ni prières.

COUTARD.

Le lieutenant voudra sortir.

CÉSAR.

S'il sort, on le tuera! comprends-tu maintenant?

COUTARD.

Il ne sortira pas.

CÉSAR.

Quelque bruit que vous entendiez, quoi qu'il se passe au château, ne quittez pas votre poste. — La vie d'Hector, c'est plus que ma vie, et vous m'en répondez.

COUTARD.

On en répond, capitaine.

CÉSAR.

Va, maintenant. (Coutard sort.)

ANDRÈS.

Voici le premier son des cloches de la chapelle. (On entend les cloches sonner à volée, un grand bruit se fait de tous côtés, toutes les portes s'ouvrent; entrée des invités et des serviteurs, la fiancée entre à son tour elle est voilée complétement.)

CÉSAR, à Andrès qui tient le manteau.

Donne-moi ce manteau (il revêt le manteau), cette épée, car ceci est une bataille. (La salle s'emplit, les deux pans de la draperie s'ouvrent et l'on voit une perspective de lumières aboutissant à la chapelle. Tout le long de la perspective il y a des serviteurs portant des torches ; à l'entrée de la galerie, les porteurs de dais attendent dirigés par Manoël qui a le costume de Rodrigue le majordome. Les cloches font silence, César marche au-devant de la fiancée.) Courage, Joaquina!

LILIAS, levant son voile pour lui.

Ai-je besoin qu'on me dise : Courage !

CÉSAR.

Lilias!... vous !...

LILIAS.

J'ai trompé Joaquina... il s'agissait de mourir avec vous... j'ai pris sa place.

CÉSAR, avec élan.

Lilias!... unis dans ce monde ou dans l'autre... J'avais cédé à mon frère Hector, l'héritage de Blas de Cabanil; je reprends cet héritage... Je suis le comte de Cabanil, le fiancé de Joaquina.

MANOEL.

Oh! celui-là vaut dix fois l'autre. (On apporte le dais.) A la chapelle...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, UN OFFICIER FRANÇAIS, SOLDATS FRANÇAIS.

L'OFFICIER, l'épée à la main.

Monsieur de Cabanil, au nom du roi! je vous arrête.

MANOEL.

Il nous échappe!

L'OFFICIER.

Pour avoir tué en duel le colonel Mendez, votre supérieur.

LILIAS, bas.

Le roi vous sauve...

CÉSAR, dégainant, à Lilias.

Peut-être. (Il sourit et rend son épée.) Je dois vous suivre, monsieur, mais, en partant, je mets sous la sauvegarde du roi le lieutenant Hector et les dames de Cabanil.

QUATRIÈME TABLEAU

Le pacte.

Chambre de prison à Tolède. — Un lit, une table, deux chaises. — Une lampe allumée.

SCÈNE PREMIÈRE

CÉSAR, seul; il est assis sur son lit, en bras de chemise.

De Cabanil à Tolède, six heures de charrette, interrogé, jugé, condamné en quarante-huit heures. — Mademoiselle de Santa-Cruz, en invoquant le souvenir de son père, a pu obtenir qu'il fût sursis à l'exécution du jugement. On attendra le retour du roi... Le roi confirmera la sentence, la raison d'État le veut... (Relisant une lettre.) Mais si je voulais, moi, je vivrais... je serais libre aujourd'hui, tout à l'heure... Le roi Joseph ne se doute pas de cela! (Il sourit.) Une lettre du général Wellesley arrivant à un condamné! ce n'est pas régulier. Le général a de bons correspondants qui le tiennent au courant de ce qui se passe... il a mis à profit les huit jours qui viennent de s'écouler... il a su me faire parvenir ses propositions... et sa lettre m'annonce en même temps qu'un

émissaire anglais va venir prendre ma réponse ici... Ici!... on n'est pas bien gardé du tout dans les prisons de Tolède... le service est très-mal fait. (Il va pour froisser la lettre avec mépris.) Non pas! il y a une feuille blanche... juste ce qu'il me faut pour dire adieu à ma pauvre Lilias que je n'ai pas revue... que je ne reverrai pas... (Il déchire en deux la lettre avec beaucoup de soin) et à mon frère qui m'accuse encore et qui doit tout apprendre à présent qu'il est en sûreté sous notre drapeau. (Il prend une mine de plomb et va pour écrire.) On vient!... Ah! par exemple! nous verrons si l'envoyé du général Wellesley pénétrera jusqu'à moi... (La porte s'ouvre.) Qui vient là!... donnez-vous la peine d'entrer!

SCÈNE II

CÉSAR, L'ENVOYÉ.

L'ENVOYÉ, entrant vivement.

Monsieur, je n'ai pas une minute à perdre.

CÉSAR.

Et moi, je n'ai pas une seconde de trop.

L'ENVOYÉ.

La lettre que vous avez reçue a été apportée par moi...

CÉSAR.

Ah! très-bien... je sais alors à qui j'ai l'honneur de parler...

L'ENVOYÉ.

Je viens...

CÉSAR, l'interrompant.

Non pas... vous vous en allez, cher monsieur...

L'ENVOYÉ.

Le général...

CÉSAR, de même.

Un homme de talent.

L'ENVOYÉ.

Le général m'a chargé.

CÉSAR, de même.

Je sais... oui lord Wellesley me connaît de réputation... mais il me connaît mal; pour tout officier français, une proposition comme celle-là est une insulte... mais votre général est Anglais... c'est là son excuse... Vous lui direz, cher monsieur, que je ne lui en veux pas. (Il tourne le dos.)

L'ENVOYÉ.

Ignorez-vous donc que le roi Joseph est arrivé... et que cette nuit même...

CÉSAR.

Ah ! c'est pour cette nuit ?

L'ENVOYÉ.

Vous devez être...

CÉSAR, se retournant.

Fusillé ! les douze balles que je vais recevoir en pleine poitrine, sont une affaire entre mon pays et moi, cela ne regarde pas l'ennemi...

L'ENVOYÉ.

C'est votre dernier mot?

CÉSAR, souriant.

Mon dernier mot sera pour commander le feu.

L'ENVOYÉ.

Votre évasion était préparée.

CÉSAR.

Ne me dites pas ces choses-là... je serais obligé de faire mon rapport contre les employés de la prison. (Très-poliment.) Pardon, cher monsieur, si je vous renvoie, j'ai quelques petites affaires à mettre en ordre avant mon départ... mes compliments à milord général. (Saluant et le poussant vers la porte.) Et veuillez dire à ces messieurs qui vous ont laissé passer que je n'y suis désormais pour personne. (L'envoyé sort, César veut refermer la porte qui résiste.)

COUTARD, montrant sa tête à l'ouverture.

Pas même pour moi, mon capitaine. (César ouvre la porte et Coutard entre.)

SCÈNE III

CÉSAR, COUTARD.

CÉSAR, ému.

Coutard !... toi, c'est différent !... je ne t'ai pas revu depuis Cabanil.

COUTARD.

Nous avons été relevés de notre faction par un officier du roi, qui a fait partir lui-même le lieutenant et laissé le détachement engarnisonné au château.

CÉSAR.

Il me l'avait promis.

COUTARD.

Après ce qui vous était arrivé, il ne pouvait plus être question de noce; nous autres, on nous a dirigés sur Tolède et en arrivant nous avons appris... nom d'un cœur !... on n'a pu passer qu'un, les trois camarades sont à la porte.

CÉSAR, lui tendant la main et la secouant trois fois.

Voilà pour eux.

COUTARD.

Merci... ça leur fera plaisir... mais on est bien dans l'embarras, capitaine, allez!

CÉSAR.

Pourquoi dans l'embarras?

COUTARD.

Rapport à la chose de déserter.

CÉSAR, fronçant les sourcils.

Déserter!... mes dragons!

COUTARD.

Il y a eu conseil, tout à l'heure entre moi, Sarreluck, Pont-Neuf et Petit-Eustache, qui a de la capacité... tous et chacun, dans la circonstance, à proclamé l'unanimité de quitter le régiment tous ensemble.

CÉSAR, impatienté.

Mais pourquoi? dis pourquoi?

COUTARD, baissant la voix.

Parce que nous sommes commandés pour un service qu'on n'est pas susceptible de l'accepter.

CÉSAR, indigné.

Refuser le service!

COUTARD, de même.

Ce service-là, oui, capitaine.

CÉSAR, souriant.

Je crois comprendre...

COUTARD.

Oui, capitaine... vous avez compris.

CÉSAR.

Vous êtes du peloton qui doit venir dans le préau de la prison au petit jour?

COUTARD.

Nous sommes tout le peloton... à nous quatre...

CÉSAR, étonné.

Ce n'est pas dans l'ordre.

COUTARD.

On nous fournira nos cartouches sur place et nous chargerons nos mousquetons devant le commissaire royal... Par alors vous concevez, pas moyen de tricher la consigne!

CÉSAR, pensif.

Ce sont de singulières précautions.

COUTARD.

Aussi, les camarades et moi, nous nous sommes dit : Si c'est pour cette besogne-là qu'on nous a fait revenir dardar au dépôt, nous ne la ferons jamais.

CÉSAR.

Vous la ferez pourtant.

COUTARD.

Capitaine...

CÉSAR.

Pour l'amour de moi.., je le veux... je vous en prie.

COUTARD, hésitant.

Nom d'un cœur!...

CÉSAR.

Vous la ferez... et vous la ferez bien!. . c'est le dernier service que vous me rendrez, mès braves amis... Je compte sur vous .. Ayez le cœur gros, je le veux bien, mais morbleu! ayez les yeux secs, la main ferme! et visez tous au cœur.

COUTARD.

Capitaine!... (Il fait un effort violent sur lui-même.) On ne vous a jamais désobéi!...

CÉSAR.

Voilà qui est bien, mon bon vieux brave... Je t'ai embrassé pour toi, tout à l'heure, pour les autres, maintenant... (il l'attire sur sa poitrine) pour Hector... un bon baiser de frère... pour Lilias... sauras-tu faire cette commission-là?...

COUTARD, essuyant ses yeux.

Tout de même...

CÉSAR.

Tu lui diras...

COUTARD.

Je lui dirai : « Il vous aimait crânement celui-là... »

CÉSAR, étouffant son émotion.

C'est ça... tout est réglé... et à présent, vieux, laisse-moi tranquille!

COUTARD.

Vous quitter, comme ça!...

CÉSAR.

Bah! nous nous reverrons... là-haut... le lendemain de quelque bataille...

COUTARD, gravement.

On y fera son possible, capitaine. (Il fait le salut militaire et prêt à sortir.) O mon capitaine!

SCÈNE IV

CÉSAR, seul, puis UN INCONNU.

CÉSAR.

Honnêtes et dignes cœurs! (Il vient vers son lit.) Je pense maintenant à ces Anglais, moi!... Ils sont charmants, ma parole d'honneur!... Passer à l'ennemi pour sauver sa vie!... Ils vous offrent cela comme un verre de malaga... et des appointements à n'en plus finir.. et le métier d'espion avec le grade de colonel!... Ils sont superbes. (Il écoute.) Encore quelqu'un!... qu'est-ce que c'est qu'une prison pareille... (La porte s'ouvre.) J'avais dit que je n'y étais pour personne. (Un homme entre, drapé dans un vaste manteau et le visage caché sous un chapeau à larges bords.)

L'INCONNU.

De la part du roi.

CÉSAR.

C'est différent. (Il se lève.)

L'INCONNU, après un silence.

Capitaine César de Cabanil, le roi trouve que vous êtes bien jeune pour mourir.

CÉSAR.

Devant l'ennemi, jamais trop jeune... dans le préau d'une prison, oui... je partage l'avis de Sa Majesté...

L'INCONNU.

La France a besoin de tous ses soldats. (César s'incline.) Ne feriez-vous rien, monsieur, pour continuer à servir la France?

CÉSAR.

Je ferais tout.

L'INCONNU, vivement.

C'est bien!

CÉSAR.

Sauf ce qui est contraire à l'honneur.

L'INCONNU, avec hauteur.

Je suis un soldat comme vous, capitaine. (Un silence ; il s'assied et fait signe à César de l'imiter.) Le roi vous connaissait, monsieur... vous êtes le fils d'adoption du comte Blas qui était l'ami du roi... l'ami fidèle... Le maréchal, duc de Dalmatie, a dit au roi ce que vous valez... (César ouvre la bouche.) Je vous prie de ne pas m'interrompre... Encore une couple d'années et deux faits comme votre mission à Baylen, dans la pensée du roi, vous étiez général...

CÉSAR, gravement.

J'avais mes espoirs... je puis avoir mes regrets... ni les uns ni les autres n'influeront jamais sur ma conduite... Vous m'avez dit que vous veniez de la part du roi : que désire de moi Sa Majesté ?

L'INCONNU.

Le roi veut vous donner la liberté avec la vie...

CÉSAR.

Sans conditions ?

L'INCONNU.

A une condition.

CÉSAR.

J'écoute.

L'INCONNU.

Capitaine César, votre conduite à la poste d'Albaracin a porté un coup à la politique du roi.

CÉSAR.

Aussi, je mourrais sans me plaindre.

L'INCONNU.

Vous pourriez faire au roi plus de bien que vous ne lui avez fait de mal.

CÉSAR.

Par quel moyen ?

L'INCONNU.

En acceptant les offres que le général anglais vous a faites (mouvement de César) et que vous avez repoussées... Le roi sait tout et c'est lui qui a permis que cet émissaire pût parvenir jusqu'à vous. Avez-vous compris ce que le roi vous demande ?

CÉSAR.

J'ai compris.

L'INCONNU.

Acceptez-vous ?

CÉSAR.

Avant de répondre, j'exige une preuve de votre mission.

L'INCONNU.

C'est juste. (Il se lève et va prendre la lampe qu'il tient d'une main, tandis que de l'autre il soulève son chapeau.) Avez-vous confiance ?

CÉSAR, s'inclinant profondément.

J'ai confiance! (Il prend la lampe des mains de l'inconnu et va la mettre à sa place.)

L'INCONNU.

Monsieur de Cabanil, vous avez la preuve de l'importance qu'on attache à cette négociation... Parlons franc... Le roi se souvient de Baylen, en aucun cas, il ne vous laisserait mourir... votre vie est donc à vous... voulez-vous regagner votre épée?... Vous hésitez...

CÉSAR.

Je me demande à moi-même si aucun de mes ancêtres eût acheté à ce prix-là le droit de porter une épée.

L'INCONNU.

Vos pères étaient d'intrépides gentilshommes, monsieur... aucun d'eux n'eût jamais de mission plus héroïque... Là où le roi vous envoie, vous serez seul contre des milliers d'adversaires... la mort sera autour de vous, devant, derrière, à droite, à gauche, partout enfin.

CÉSAR, s'animant.

Bien cela, mais...

L'INCONNU.

Un mot vous arrête... et votre bouche n'a pas même voulu le prononcer, vous ne serez pas un espion, capitaine... (Mouvement de César.) Non! je vous l'affirme sur mon honneur!... Mais l'or de l'Angleterre a soulevé l'Espagne... les membres séparés de notre grande armée n'ont plus ce centre commun, le cerveau qui combine et commande!... Les bras ignorent ce que veut la tête... la tête ne sait pas à quoi travaillent les bras. Vous serez seul pour rendre à ce géant qui s'efforce au hasard, l'unité et la vie... c'est là une grande œuvre, monsieur, sanctifiée par un terrible danger!

CÉSAR, profondément ému.

Un terrible danger!... une grande œuvre!... Dites au roi que j'irai au danger et que j'accomplirai l'œuvre.

L'INCONNU.

Merci... le roi s'engage à veiller sur tous ceux qui vous sont chers... Un cheval... le meilleur des écuries royales sera mis cette nuit à votre disposition, nous savons que les quatre hommes qui étaient avec vous à Cabanil, vous sont dévoués corps et âme... Ces hommes iront vous rejoindre et n'obéiront plus désormais qu'à vous... Voici vos instructions et vos pleins pouvoirs...

CÉSAR.

Oh! promettez-moi qu'à la première bataille rangée, je pourrai charger à la tête de mon régiment.

L'INCONNU.

Au nom du roi, monsieur, je vous le promets. (Il sort.)

SCÈNE V

CÉSAR, puis LE GEOLIER.

Le geôlier, entrant vivement, s'approche de César et lui glisse un billet dans la main.

LE GEOLIER.

Lisez vite... on vient vous chercher.

CÉSAR.

De Lilias. (Lisant.) « J'attendais le roi, je me suis jetée à ses pieds... je n'ai rien pu obtenir... il m'a refusé même la grâce de vous voir une dernière fois .. on achève les apprêts de votre supplice... vous allez mourir et Dieu me condamne à vivre... mes larmes m'étouffent... Je vous aime, et je prie... »

LE GEOLIER.

Voici le peloton... (On voit arriver un peloton de gardes wallonnes.)

CÉSAR, à part.

Mes dragons... on avait dû les choisir pour... (Regardant le peloton.) Non... ces soldats sont espagnols... on me donne la vie et on va me fusiller. Tout ça manque un peu de clarté ; aurait-on changé d'avis?

L'OFFICIER, commandant le peloton.

Monsieur, on vous attend.

CÉSAR.

Je suis prêt, sacrebleu, toujours prêt... (Au geôlier.) Mon manteau?... (On lui met sur les épaules son grand manteau blanc, à lui-même.) A tout événement le sage est préparé... Allons-nous jouer là-bas une comédie bouffonne, ou une tragédie sanglante? En tous cas, on fera bonne figure; marchons, et que Dieu me garde. (Il se place au milieu du peloton qui, sur un signe de l'officier, se met en marche.)

CINQUIÈME TABLEAU

Le Campo Santo.

Un cimetière hors de l'enceinte de Tolède. — Les murs qui entourent ce cimetière sont ruinés et laissent voir par de larges brèches une campagne éclairée par les rayons de la lune. — Des tombes. — Une chapelle en ruines et quelques arbres occupent les premiers plans de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

DEUX FOSSOYEURS, puis LILIAS.

Les fossoyeurs sortent du deuxième plan à gauche et portent sur l'épaule des bêches.

PREMIER FOSSOYEUR.

Quand le beau capitaine qu'on devait fusiller cette nuit, arrivera au cimetière, il trouvera son lit prêt. Voilà presque toute une nuit passée au travail, et ça ne nous rapportera rien.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Tu te trompes... nous serons payés et bien payés.

PREMIER FOSSOYEUR.

Par qui donc?

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Par une jeune dame voilée de noir qui m'a promis vingt douros.

PREMIER FOSSOYEUR.

Vingt douros! Pourquoi faire?

DEUXIÈME FOSSOYEUR, montrant Lilias, qui, enveloppée dans un long voile noir, passe par la grande brèche du fond.

Tu vas le savoir. Vous arrivez la première, señora.

LILIAS.

J'attendrai!

PREMIER FOSSOYEUR.

Vous n'attendrez pas longtemps.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

C'est vrai, je crois qu'on marche de ce côté.

PREMIER FOSSOYEUR.

Il ne faut pas qu'on voie la señora.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Nous allons vous cacher jusqu'au moment où nous serons seuls avec le cadavre qu'on nous apporte... mais avant... (Il tend la main)

LILIAS.

Voilà votre salaire !

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Et voilà votre cachette... (Il lui montre la chapelle en ruines.)

LILIAS.

Là !

PREMIER FOSSOYEUR.

Vous n'aurez pas peur de descendre dans les caveaux de cette chapelle?

LILIAS.

S'il le fallait, je descendrais dans une tombe.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Dépêchez-vous, car décidément on vient à nous... (Lilias disparaît dans les ruines de la chapelle.)

SCÈNE II

LES MÊMES, L'AIDE DE CAMP DU ROI, COUTARD, PFTIT-EUSTACHE, PONT-NEUF, SARRELUCK et CÉSAR.

L'AIDE DE CAMP.

Tout est prêt, n'est-ce pas ?

DEUXIÈME FOSSOYEUR, prenant sa bêche.

Oui, Excellence.

L'AIDE DE CAMP.

Laissez là vos bêches et retirez-vous; d'autres achèveront votre œuvre.

PREMIER FOSSOYEUR, bas à son camarade.

Et la dame voilée, que va-t-elle devenir?

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Elle a pu entendre l'ordre qu'on nous a donné; il n'y a pas de notre faute... nos douros sont bien gagnés... allons-nous-en. (Ils sortent par la brèche du fond; sur un signe de l'aide de camp, on voit les quatre dragons portant sur un brancard le corps de César complétement caché par son long manteau blanc. Ils s'arrêtent devant la chapelle en ruines sur un autre signe de l'aide de camp.)

L'AIDE DE CAMP.

Que deux de vous restent près du corps... les deux autres vont prendre ces bêches et me suivront.

PONT-NEUF, à part.

Bourreaux là-bas, fossoyeurs ici... Jolis métiers...

L'AIDE DE CAMP, regardant sa montre, à haute voix.

Tout doit être terminé à quatre heures... nous n'avons que quelques minutes... hâtons-nous. (Il disparaît à gauche suivi de Pont-Neuf et Sarreluck.)

SCÈNE III

COUTARD, PETIT-EUSTACHE, LILIAS, cachée, CÉSAR, sur le brancard.

COUTARD.

Aimer un homme comme nous aimions notre capitaine...

PETIT-EUSTACHE.

Et le tuer de nos mains... presqu'à bout portant.

COUTARD.

Oh! s'il n'avait pas commandé le feu lui-même, jamais nous n'aurions tiré.

PETIT-EUSTACHE.

Jamais... ce cher capitaine... en arrivant près de nous, il nous a souri comme lorsqu'il passait l'inspection.

COUTARD.

Pourtant, il a pâli un moment.

PETIT-EUSTACHE.

Oui... lorsque l'aide de camp du roi s'est approché de lui, et lui a parlé à l'oreille... Le capitaine a eu comme un mouvement d'hésitation, d'impatience...

COUTARD.

Mais il nous a regardés et il est redevenu calme... « Visez au cœur, » m'avait-il recommandé dans la prison... il est tombé comme foudroyé... L'aide de camp a toute suite jeté sur lui son grand manteau d'uniforme... Après le défilé des soldats espagnols et de la foule qui assistait à la chose... on a apporté un brancard... on nous a dit : « Au cimetière... » et voilà. (Étouffant un soupir.) Cette blessure-là sera la dernière.

LILIAS, paraissant dans les ruines, à demi-voix, sortant de la chapelle.

Coutard!

COUTARD.

Hein ? qui est-ce qui m'appelle?

PETIT-EUSTACHE.

C'est l'âme du capitaine qui revient.

COUTARD.

Imbécile... tu crois aux revenants?

PETIT-EUSTACHE.

Je crois à tout.

LILIAS, sortant de la chapelle.

Eustache!

PETIT-EUSTACHE.

C'est bien mon nom... c'est bien moi qu'on appelle, cette fois.

COUTARD.

Qui donc est ici?

LILIAS.

Moi!

COUTARD.

Nous aurions dû le deviner... vous avez eu sa dernière pensée, vous venez dire sur lui la dernière prière.

LILIAS.

Je veux le voir... éloignez-vous.

COUTARD.

Nous manquerons à la consigne qui nous a été donnée... mais il nous semble que par votre voix, c'est encore lui qui nous commande. Nous allons veiller à ce qu'on ne vous surprenne pas. (Ils se mettent comme en faction; Coutard à gauche, Petit-Eustache à droite. Pendant ce temps, Lilias s'est agenouillée devant le brancard et prie.)

LILIAS.

Mon Dieu! pourquoi ne me rappelez-vous pas avec lui... Pourquoi ne nous donnez-vous pas la même tombe? Vous seul savez comme je l'aimais... comme j'étais fière de l'aimer, lui, si noble, si vaillant et si bon, je n'ai pu lui dire, quand il vivait, tout ce qu'il y avait au fond de mon cœur; je vais mourir au monde, mais, dans ce refuge du cloître, je vivrai de son souvenir... Seigneur Dieu, pardonnez-moi... c'est vous que je prie... c'est à lui que je pense. (Pendant qu'elle prie à voix basse, Pont-Neuf revient de la gauche.)

COUTARD, l'arrêtant.

Chut! qu'est-ce que tu as?

PONT-NEUF, bas.

J'ai... que je ne sais pas ce qu'on veut faire du capitaine... on vient de nous ordonner de remplir et de fermer la fosse qu'on avait ouverte... puis, cette besogne faite, l'officier est parti avec Sarreluck.

LILIAS, qui n'a rien entendu.

Quand ma mère est morte, j'ai pieusement déposé un baiser sur son front déjà glacé... à toi aussi... mon adieu suprême... à toi aussi le baiser de la mort. (L'heure sonne, elle se lève et se dispose à soulever le manteau; à ce moment, quatre heures sonnent à une église voisine. Lilias soulevant le manteau.) Celle qui s'était donnée à toi, ne peut plus être qu'à Dieu. (César s'est levé doucement, il a enlacé de son bras Lilias épouvantée. C'est lui qui dépose un baiser sur son front.)

CÉSAR.

A moi, ma bien-aimée, toujours à moi!

LILIAS, à genoux.

Oh! prodige! prodige!... César!

COUTARD, PETIT-EUSTACHE, PONT-NEUF.

Oh! le capitaine! le capitaine! (Au même instant Sarreluck, paraît au fond, maintenant avec peine un cheval à la longue crinière noire. L'officier paraît à gauche et montre à César le cheval qui l'attend; César se lève, court au cheval et saute en selle.)

CÉSAR.

Pour tous, excepté pour vous, mes amis, César de Cabanil est mort. Je ne suis plus que le capitaine Fantôme. (Il pique des deux et disparaît. Tableau.)

ACTE TROISIÈME

SIXIÈME TABLEAU

La fontaine de Saint-Julien.

Paysage accidenté aux troisième et quatrième plans. — A droite, une fontaine avec bassin en pierre; autour de la fontaine, des arbres et des fleurs. — A gauche du premier au quatrième plan, maison et hangar, ruines abandonnées, et, au milieu de ces ruines, arbustes et plantes parasites. — Au fond, une route escarpée pénétrant dans la montagne avec deux révolutions praticables. — Effet de soleil.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIA, PAYSANS, ESPAGNOLS, HOMMES et FEMMES, puis COUTARD, SARRELUCK et PETIT-EUSTACHE.

Tout le monde en haillons est groupé autour de la fontaine et à l'ombre des arbres;

COUTARD, en costume espagnol.

Nous sommes comme vous de bons Espagnols, dévoués à la sainte cause, et voilà des carabines qui ont dialogué souvent avec les Français, qui sont des excommuniés à ce qu'on dit, et les Anglais qui sont des hérétiques.

MARIA.

Tiens... on dit que les Anglais sont nos amis.

COUTARD.

Les Anglais ne sont les amis de personne. (Montrant Sarreluck.) Si mon camarade, ici présent, pouvait parler, il serait de mon avis indubitablement.

MARIA.

Pourquoi ne parle-t-il pas, votre camarade?

COUTARD.

Parce qu'il est muet.

TOUS.

Muet!

MARIA.

De naissance?

COUTARD.

Du tout, par occasion... c'est assez cocasse... voici la chose... Ce garçon parlait à ravir, sa belle langue de Biscaye. C'est un Biscayen, mais les Anglais lui ont coupé le sifflet.

MARIA.

Comment ça?

COUTARD.

Une balle perdue est entrée en plein dans la bouche d'Isidoro, a endommagé de fond en comble son palais, et s'est venue loger dans son gosier... elle s'y trouve si bien qu'elle n'en veut pas sortir. Montrez la balle, Isidoro. (Il fait avancer Sarreluck et met le doigt sur son gosier.) Tenez, là! voyez-vous... là...?

TOUS.

Oui... oui...

COUTARD, à Maria.

Tâtez un peu...

MARIA.

Et c'est la balle qui l'empêche de...

COUTARD.

Absolument... on ne se figure pas, comme une balle, dans le gosier, gêne pour la conversation...

MARIA.

Il n'a jamais pu l'avaler...

COUTARD.

Jamais... essaye... encore Isidoro... Vous voyez, elle revient toujours à la même place...

MARIA.

Ne plus pouvoir parler. (Elle tire un stylet de sa ceinture.) Pauvre garçon! je vais essayer de lui rendre la parole.

SARRELUCK, la repoussant.

Sapremente. (Coutard lui marche sur le pied.)

TOUS.

Il a parlé.

COUTARD.

Non... il a juré... il jure encore, mais il ne parle plus, et il a pourtant fait un pèlerinage à San-Pancracio. (Petit-Eustache, caché sous la robe d'un moine quêteur, avec une longue barbiche au

menton, une large tonsure sur la tête, une figure souriante et béate, paraît au fond.)

PETIT-EUSTACHE.

San Pancracio, mais c'est mon patron.

COUTARD.

Eh! eh! nous avons là une besace assez bien garnie, ce me semble...

PETIT-EUSTACHE.

Oui, assez... il y a encore des âmes charitables.

COUTARD.

Le souper sera bon, ce soir.

PETIT-EUSTACHE.

Pas pour moi, mon frère: j'ai fait vœu de macérer, de mortifier mon pauvre corps. Je m'abstiens de toutes choses; tel que vous me voyez, je ne vis que de biscuit sec et d'eau claire, encore ne me permets-je qu'un repas chaque jour de la semaine...

MARIA.

Pauvre homme! et le dimanche?

PETIT-EUSTACHE.

Le dimanche, je jeûne, ma sœur.

MARIA.

Et ça ne vous fait pas maigrir plus que cela?

PETIT-EUSTACHE.

Au contraire. Je crois que j'engraisse, c'est encore un bienfait de san Pancracio, mon patron. (Grand bruit au dehors, femmes et enfants arrivant tout effarés du fond à gauche.)

MARIA.

Qu'est-ce qu'il y a?

TOUS.

Un taureau... voyez... là-bas...

MARIA.

Sainte Vierge, il y a un homme sur le taureau!

TOUS.

Un homme!

COUTARD.

C'est ma foi vrai...

MARIA.

Que Dieu nous préserve!... Le taureau vient sur nous...

COUTARD, apprêtant son mousquet.

Le voilà, juste à portée...

PETIT-EUSTACHE, bas.

Ne vas pas tuer l'homme.

COUTARD, bas.

Je le crois bien, c'est Pont-neuf.

PETIT-EUSTACHE, surpris.

Ah ! bah !

COUTARD.

Attention !... (Il tire, puis regarde.) Bon, voilà le taureau qui roule.

PETIT-EUSTACHE.

Et l'homme ?

MARIA.

Il est tombé aussi...

COUTARD.

Oui, mais il se relève... il n'a pas été touché, car il se met à courir...

MARIA.

C'est un picador.

COUTARD.

Qui répétait un de ses exercices...

SCÈNE II

LES MÊMES, PONT-NEUF, en costume de picador usé et couvert de poussière.

PONT-NEUF.

Eh bien, en voilà une de voltige ! qui est-ce qui a tué mon taureau qui n'était qu'un bœuf enragé ?

COUTARD.

Moi.

PONT-NEUF.

Joli coup, touché juste. (Bas.) Merci, Coutard...

MARIA.

Est-ce que le bœuf était vraiment enragé ?

PONT-NEUF.

Effrayé, voilà tout...

MARIA.

Il était à vous ?...

PONT-NEUF.

Par droit de conquête, je l'avais pris aux Anglais...

TOUS.

Aux Anglais !

PONT-NEUF.

Qui comptaient en faire ce soir des rosbifs, vous en ferez des grillades, je vous l'abandonne... Mais hâtez-vous; dans un quart d'heure les Écossais que j'ai laissés derrière moi seront ici avec leurs prisonniers... j'ai entendu donner l'ordre de faire halte et d'établir le campement à la fontaine Saint-Julien...

MARIA.

Dépêchons-nous, alors...

PONT-NEUF.

Oui, taillez, coupez et que les bifteks vous soient légers.
(Barbara et les autres sortent en courant par la gauche.)

SCÈNE III

COUTARD, PONT-NEUF, PETIT-EUSTACHE, SARRELUCK.

COUTARD, regardant partout.

Nous voilà seuls...

SARRELUCK, avec son accent.

Ouf... enfin, je vais donc parler, quel vilain rôle que celui de muet...

COUTARD.

Tu n'en peux pas jouer d'autre, puisque tu ne veux pas te défaire de ton accent.

SARRELUCK.

Je n'en ai presque plus d'accent... je suis sûr que ça ne paraîtrait pas...

PETIT-EUSTACHE.

A Strasbourg, non.

COUTARD.

A présent, Pont-Neuf va nous dire comment et pourquoi... il nous arrivait...

PETIT-EUSTACHE.

A bœuf?

COUTARD.

Ça n'est pas une monture convenable pour un dragon du 8e.

PONT-NEUF.

J'ai été bien heureux de la trouver. Je rentrais au dépôt, dans la grotte que nous a découverte ici, tout près, le petit

Lazarille, brave garçon dévoué corps et âme à mademoiselle Lilias de Santa-Cruz.

TOUS.

Chut !

PONT-NEUF.

Qui se sert de lui pour correspondre avec le capitaine.

COUTARD.

Donc tu revenais à la grotte, qui est notre caserne...

PETIT-EUSTACHE.

Notre magasin de costumes...

SARRELUCK.

Et notre arsenal.

COUTARD.

Mais tais-toi donc... bavard.

PONT-NEUF.

Tout à coup, j'entends une forte fusillade... je cours au feu... par instinct...

COUTARD.

C'est dans le sang... va, petit... tu m'intéresses..

PONT-NEUF.

J'arrive sur une hauteur d'où je pouvais tout voir.

COUTARD.

On se battait... joli spectacle !...

PONT-NEUF.

On ne se battait plus... quatre cents Écossais avaient surpris, entouré, écrasé trente à quarante voltigeurs commandés par un lieutenant... dix contre cent, les nôtres s'étaient rendus... Oh ! si nous avions été là, tous les quatre... Mais à moi seul... que faire pour venir en aide à nos camarades... je me mangeais les poings... Je guigne alors un troupeau de bœufs qui suivait le détachement, vous savez, que messieurs les milords ne marchent jamais sans leur rôti... L'idée me pousse d'effarer ces bœufs et de les lancer au milieu de la colonne ennemie... dans le trouble, le tohu-bohu, quelques-uns des nôtres pourront filer... je me glisse dans le troupeau, j'avais deux paquets de cartouches... j'y mets le feu... pif... paf... et mes bœufs de courir.

COUTARD et PETIT-EUSTACHE, l'arrêtant.

Très-bien...

PONT-NEUF.

Oui... très-bien jusque-là. Mais, ici, la chose se gâte... le plus gros de la bande, au lieu d'aller du même côté que ses amis, fait le malin et vient droit sur moi tête baissée; je vois

le coup de temps, je fais une feinte, il passe et je lui saute sur le dos; pour se débarrasser de moi, il cabriole, mais j'étais cloué... incrusté... Alors, il part au galop... grâce à vous, vieux Coutard, mon animal s'est arrêté... par hasard, il m'avait ramené juste au quartier... A présent que la chose est passée... je suis bien aise de savoir que je suis aussi solide à bœuf qu'à cheval.

COUTARD.

Des camarades prisonniers... là, près de nous...

PETIT-EUSTACHE.

Oh! si le capitaine le savait...

LAZARILLE, sortant des ruines.

Il le sait...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LAZARILLE.

TOUS.

Lazarille.

LAZARILLE.

Le capitaine sait, de plus, qui commandait le détachement de voltigeurs... c'était le lieutenant Hector de Cabanil...

TOUS.

Son frère...

COUTARD.

Alors, triple nom de nom, nous allons charger à fond... de train.

LAZARILLE.

Ordre du capitaine...

COUTARD.

Silence dans les rangs.

LAZARILLE.

Rentrez dans la grotte; donnez double avoine à vos chevaux, mettez double charge dans vos mousquetons, à minuit, soyez en selle... tenue de combat... ayez surtout chacun votre trompette...

COUTARD.

Compris, nous connaissons la manœuvre... (On entend, au loin, les sons du Pibrock écossais.)

PETIT-EUSTACHE.

Voilà la musette des sans-culottes écossais.

SARRELUCK.

Nous allons leur jouer une drôle de musique.

PETIT-EUSTACHE.

Ce soir, branle-bas général.

COUTARD.

Au quartier, les petis, au quartier! (Ils partent tous les quatre par les premiers plans de droite.)

SCÈNE V

MAC PHERSON, GRENADIERS ÉCOSSAIS. VOLTIGEURS FRANÇAIS, LE SERGENT MORIN, arrivant de gauche.

MAC PHERSON.

Peloton! halte! front! déposez vos armes! rompez les rangs! (Tous ces mouvements s'exécutent.)

MORIN, tristement.

M'arrêter ici, ou plus loin, ça m'est inférieur. Brossés par des jupons courts... il n'y a pas eu de la faute du petit lieutenant... il se battait comme un lion... mais .. ils étaient trop...

TOUS.

Vive le lieutenant!

MAC PHERSON, aux Écossais.

Occupez-vous des cuisines à présent.

MORIN.

Ça n'est pas pour nous que la broche tournera; souvenons-nous que nous avons été les vainqueurs de l'Europe, soyons dignes... et serrons-nous le ventre silencieusement.

MAC PHERSON, à Morin.

Le commandant Ned a ordonné de faire pour vous comme pour nous, et je vous sers les premiers... en attendant la soupe et le rôti, voilà une gourde de rhum... ça ouvre l'appétit. (Il tend une gourde.)

MORIN, prenant la gourde.

Hein ? les Écossais ne sont donc pas des Anglais. Camarade, à l'occasion, on se souviendra de la chose.

MAC PHERSON.

Si vous avez soif, faites des grogs, il y a là des bols, prenez de l'eau à la fontaine. (Les Écossais ont offert des gourdes et des verres aux soldats français.)

TOUS.

Aux grogs. (Ils se dirigent vers la fontaine pour remplir leurs verres.)

VOIX, au dehors.

Qui vive!

CÉSAR, à la cantonade.

Courrier major du général Arthur Wellesley.

MAC PHERSON.

Le courrier Pedro de Thomas et son cheval qui dépasse le vent à la course. (Tous les soldats se sont retournés pour saluer le courrier major qui reste à cheval et que tout le monde entoure, César est vêtu en courrier espagnol, il porte de larges favoris, sa barbe et de longs cheveux; il est méconnaissable.)

SCÈNE VI

Les Mêmes, CÉSAR.

TOUS.

Bonjour, seigneur courrier.

CÉSAR.

Salut à vous tous, mes gentlmens.

MAC-PHERSON.

Il y a longtemps que nous n'avions vu Sidi-Alazan... le roi des chevaux...

CÉSAR, sautant à bas de son cheval, à Mac-Pherson.

Mon coup de porto-wine, s'il vous plait.

MAC-PHERSON, tendant un verre plein.

Voilà, seigneur courrier.

CÉSAR.

Le premier verre à la santé des grenadiers écossais. (Il boit, puis il tend son verre qu'on remplit.) Le second pour Sidi-Alazan. (Il lave les naseaux du cheval avec son porto.)

CÉSAR.

Vous avez eu une affaire aujourd'hui ?

MAC-PHERSON.

Une escarmouche.

CÉSAR.

Vous avez fait des prisonniers, à ce que je vois ?

MAC-PHERSON.

Quelques voltigeurs commandés par un petit lieutenant, brave comme son épée qu'il ne voulait pas rendre et que sir Ned-Wellesley lui a généreusement laissée.

CÉSAR.

Et ce lieutenant, où est-il?

MAC-PHERSON.

Tenez, le voilà... qui vient par ici avec sir Ned, qui cherche à le consoler.

CÉSAR.

Blessé... il est blessé!

MAC-PHERSON.

Oh! une égratignure de baïonnette... rien... rien du tout.

SCÈNE VII

LES MÊMES, NED, HECTOR.

Ned paraît au fond avec Hector qu'il force de s'appuyer sur son bras. Hector, pâle, défait, porte le bras gauche en écharpe, il a un crêpe à la poignée de son épée. César suit des yeux avec intérêt son frère blessé.

MAC-PHERSON.

Seigneur courrier, j'ai fait préparer à l'intention de Sidi-Alazan, une écurie superbe, là dans ces ruines.

CÉSAR.

Merci... je vais l'y conduire. (A part en regardant Hector qui descend lentement la scène.) Pauvre Hector! il m'a pleuré, il me pleure encore... A tout à l'heure, frère bien-aimé, à tout à l'heure. (César disparaît dans les ruines à gauche.)

NED, à Mac-Pherson.

Mac-Pherson, dites à mes gens de dresser notre couvert... là... (Il indique la gauche à Hector.) Vous ne refuserez pas, monsieur, de nous faire l'honneur de souper avec nous.

HECTOR, tristement.

Je serais un triste convive, monsieur. (Des domestiques à la livrée de Ned, sont venus dresser le couvert, la vaisselle d'argent brille à côté du cristal des carafes et des verres.)

NED, à Hector.

Je vous dirai, cher monsieur, qu'il y a de vieilles amitiés, des parentés, même entre la France et l'Écosse... Notre belle reine, Marie Stuart, était presque une française; soldats tous deux, nous avons fait tous deux notre devoir, il n'y a plus ici ni vainqueur, ni vaincu... ne voyez plus en moi qu'un camarade qui vous tend la main et qui voudrait être estimé de vous, monsieur, autant qu'il vous estime.

HECTOR, lui tend la main.

J'accepte...

NED, aux officiers anglais.

Monsieur est des nôtres.

MAC-PHERSON et LES AUTRES OFFICIERS.

A la bonne heure. (On s'empresse autour d'Hector que Ned amène à la table servie à gauche ; les voltigeurs et les Écossais groupés au fond et à droite, mangent et boivent fraternellement.)

NED, à Mac-Pherson.

Pour qui a-t-on réservé cette place?

MAC-PHERSON.

Pour le courrier-major du général en chef.

NED.

Don Pedro de Thomar... le meilleur, le plus hardi cavalier que j'aie jamais connu... mon oncle, sir Arthur Wellesley, l'estime fort... Où est le seigneur courrier?

CÉSAR, qui est rentré, s'avance et salue.

A vos ordres, Excellence.

NED.

Soyez le bienvenu, comme toujours. (Il lui indique sa place. (César se trouve placé près de Mac-Pherson en face de Ned et d'Hector.) D'où nous arrivez-vous?

CÉSAR.

De Tolède, en passant par Tavalera de la Reine.

NED.

Avez-vous donc sauté par-dessus les lignes françaises?

CÉSAR.

Non, Excellence... je les ai traversées.

NED.

Nous savons que vous êtes un habile homme. Mais comment faites-vous pour passer toujours impunément au milieu de vos ennemis?

CÉSAR.

Il m'arrivera peut-être bien un jour d'être pris et fusillé. Si le titre d'éclaireur est fort en honneur chez vous, messieurs, de l'autre côté du fleuve, on n'éprouve pas une vive sympathie pour cette utile profession; au lieu de m'appeler le courrier major, là-bas on me saluerait brutalement du titre d'espion .. Je suis sûr que monsieur, qui est français, (montrant Hector) ne m'accorderait plus maintenant l'honneur de choquer son verre contre le mien.

HECTOR, froidement.

Je ne me fais pas votre juge, monsieur; vous ne relevez que de votre conscience.

NED, gaiement.

Que dit-on à Tolède, seigneur courrier?

CÉSAR.

On parle beaucoup du capitaine Fantôme.

NED.

Ah! bah! cette ridicule histoire n'a eu déjà que trop de retentissement dans nos veillées. Nos braves soldats croient en vérité à l'existence d'un être surnaturel, d'un cavalier fantastique, revêtu de l'uniforme des dragons de France, et portant sous son casque un voile noir qui cache à tous les yeux son visage.

CÉSAR.

Voilà bien le portrait que font du capitaine Fantôme ceux qui l'ont vu.

NED.

Ah çà, vous croyez donc aux fantômes, seigneur courrier?

CÉSAR.

Permettez, il y a fantôme et fantôme.

HECTOR, à part.

Pourquoi la voix de cet homme me fait-elle tressaillir?

NED.

Comment donc est fait celui-là?

CÉSAR.

J'ignore si la chair qu'il a sur le dos est de bon aloi, mais elle remplit convenablement le drap vert et rouge de son uniforme; il monte à cheval comme saint Georges et porte un sabre qui taille et pointe pour tout de bon. Sous son casque étincelant qui abandonne au vent sa crinière noire, il y a un visage jeune encore; et, quand aux heures de péril désespéré, il charge à la tête de ses anciens dragons, il frappe, renverse et tue... à votre santé, monsieur. Au combat de Las-Navas, le capitaine commandant la première compagnie du 8e dragons... était tombé mort.

HECTOR, relevant la tête.

Le 8e dragons!...

CÉSAR.

Les lieutenants avaient été tués... Les soldats n'avaient plus de chefs. Tout à coup, un officier portant un voile noir sur la figure, apparaît, brandit son sabre et commande la charge aussi bien que l'eût pu faire de son vivant le capitaine César de Cabanil.

HECTOR.

Mon frère?

CÉSAR, saluant.

Votre frère... monsieur, que j'ai vu à Tolède... la nuit même de...

HECTOR.

Vous avez vu mon frère?

CÉSAR.

Oui, et il m'a beaucoup parlé de vous.

HECTOR.

De moi... oh! monsieur, vous me redirez ses paroles.

NED, qui s'est levé et a fait signe aux officiers.

Oui, pendant que nous allons fumer nos cigarettes et visiter le campement. (A Hector.) Monsieur de Cabanil, vous portez noblement un noble nom... Allons, messieurs. (Ils remontent et disparaissent.)

HECTOR, à part et regardant César.

Cette voix... ce regard... oh! tout cela est impossible... tout cela est insensé.

CÉSAR, à mi-voix.

Pas plus impossible, pas plus insensé que l'existence du capitaine Fantôme, chargeant à la tête de ses dragons, au combat de Las-Navas.

HECTOR.

César, mon frère.

CÉSAR.

Oh! prends garde... on nous observe, il ne faut pas qu'on te voie m'embrasser, puis, voudras-tu encore m'embrasser.

HECTOR.

O frère, frère, je ne sais plus ce que disaient ces hommes tout à l'heure, ce que tu disais toi-même... Je ne sais qu'une chose, frère, c'est que tout en toi est noble et grand, ce que tu as fait, tu devais le faire et je t'aime, entends-tu bien, je t'aime!... (Ned et ses officiers ont disparu.)

SCÈNE VIII

HECTOR, CÉSAR.

CÉSAR.

A présent, écoute : les moments sont précieux... Quand tu as été surpris dans le défilé de Morénas, tu te rendais à la fontaine Saint-Julien...

HECTOR.

Oui.

CÉSAR.

A la fontaine Saint-Julien, tu devais trouver un homme qui, prévenu de ta mission, t'aurait montré un cachet, gravé aux armes royales, et un ordre signé du roi Joseph.

HECTOR.

C'est vrai.

CÉSAR.

Voici le cachet gravé, voici l'ordre signé.

HECTOR.

C'est bien cela.

CÉSAR.

A celui qui porte ce cachet et cet ordre, tu dois remettre un pli, scellé aux armes du roi. Donne-moi ce pli.

HECTOR.

Le voilà.

CÉSAR, lisant.

C'est bien ce que je pensais... Un effort suprême... Un message à porter au maréchal Soult... et qu'il aura demain.

HECTOR.

Le maréchal est à Miranda?

CÉSAR.

Oui.

HECTOR.

Séparé de nous par les lignes de Wellesley et par trois armées?

CÉSAR.

Je traverserai les lignes, et je passerai au milieu de trois armées.

HECTOR.

Et la distance à franchir?

CÉSAR.

Ceci est l'affaire d'Alazan... Alazan est la moitié de ma force... Pour lui, l'espace n'est rien, c'est lui qui m'a donné mes ailes... c'est grâce à lui que j'ai pu accomplir cette œuvre fabuleuse de relier entre elles les diverses armées françaises en Espagne. Grâce à Sidi-Alazan, j'arriverai à Miranda demain soir, puis, je rapporterai au roi la réponse du maréchal, et lorsque j'aurai tenu toutes mes promesses, le roi tiendra peut-être la sienne, il me donnera enfin ma récompense, ma place à la bataille... (Reprenant son manteau.) Il faut nous séparer...

HECTOR.

Tu vas te mettre en route.

CÉSAR.

Je vais d'abord m'occuper de toi, frère, cette nuit à la faveur d'une diversion, d'une attaque du campement, toi, et tes hommes, vous serez délivrés...

HECTOR.

Frère, ne tente rien pour moi, tes instants sont comptés, puis tu le vois, on m'a laissé mon épée, je suis prisonnier sur parole, je n'ai pas le droit de reprendre ma liberté.

CLSAR.

Oh ! je te sauverai, malgré toi, s'il le faut. (On entend au loin le commandement de Mac-Pherson ; les hommes prennent en hâte leurs armes et se mettent en ligne.) Qui donc arrive là?

MAC-PHERSON.

Un général espagnol avec toute une bande de guérilleros. Ou appelle cela une brigade, tristes auxiliaires qu'on nous envoie.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MANOEL, NED, MAC-PHERSON, MORIN, VOLTIGEURS, GRENADIERS, ÉCOSSAIS, GUÉRILLEROS.

Manoël, en costume de général espagnol, entre suivi de quelques officiers portant le même uniforme et de guérilleros.

MANOEL, à Ned qui l'accompagne et qui tient une lettre à la main.

L'ordre du général en chef est formel, monsieur, vous le voyez.

CÉSAR, à part.

Manoël !

MANOEL, à mi-voix.

Vous devez partir d'ici à l'instant même, afin d'être au point du jour à Cabanil ; vous occuperez avec vos Écossais le château dont les portes s'ouvriront à votre première sommation ; vous ne laisserez sortir de ce château, aucune des personnes que vous y trouverez. (Haut.) Enfin, monsieur, vous allez me remettre les prisonniers que vous avez faits tantôt, et qui embarrasseraient votre marche.

NED.

Vous livrer mes prisonniers !

MANOEL.

Vous avez vu, monsieur, que telle était la volonté du général en chef. Rodrigue. faites relever tous les postes. Nous allons remplacer ici ces messieurs. Qu'on redouble de surveillance autour de ces hommes. (Il montre les prisonniers allant à Hector.) Pourquoi donc avez-vous conservé votre épée?

NED.

M. de Cabanil était prisonnier sur parole.

MANOEL.

Cela n'était pas régulier. Tout prisonnier, chef ou soldat, doit être désarmé.

NED.

Je ne souffrirai pas...

MANOEL.

Ce n'est plus vous qui commandez ici, monsieur. Je suis à présent seul responsable. (A Hector.) Remettez-moi votre épée.

NED.

Monsieur...

HECTOR, à Ned.

C'est le droit de la guerre. On ne rencontre pas toujours des adversaires tels que vous, monsieur. (Il remet son épée à Manoël, qui regarde le crêpe attaché à la poignée de l'épée.)

MANOEL.

Vous portez le deuil de votre frère... et vous êtes à présent le dernier Cabanil de la branche aînée. (A part.) Cette fois, il ne m'échappera pas. (Il va poser l'épée sur la table.)

MAC-PHERSON, à Ned.

Tout est prêt pour le départ.

NED, regardant encore la lettre.

Il faut obéir, allons! messieurs. (Bas à Hector.) Monsieur de Cabanil, je vous dégage de votre parole. (Ils se donnent la main. Les Écossais ont été remplacés partout par les guérilleros. Ned et les officiers s'éloignent.)

SCÈNE X

LES MÊMES, moins NED et les ÉCOSSAIS.

CÉSAR, bas à Hector pendant le mouvement de sortie.

Refuseras-tu encore la liberté que je veux te rendre?

HECTOR, bas.

A quel signal devons-nous essayer de ressaisir nos armes?

CÉSAR.

On te le dira ici tout à l'heure; à présent, je puis partir. (Rodrigue fait signe à Hector de remonter la scène; Hector va s'asseoir près de la fontaine. Les prisonniers français occupent le fond de la scène, au moment où César va pour gagner la gauche et passe près de Manoël, celui-ci l'arrête du geste.)

MANOEL.

Qui êtes-vous?...

CÉSAR.

Le courrier major de sir Arthur Wellersley, j'étais en mission et je retourne au quartier général.

MANOEL.

Vous vous nommez Pedro de Thomar?

CÉSAR.

Oui, Excellence.

MANOEL.

J'ai bien souvent entendu parler de vous, et je suis fort aise de vous connaître. Vous vous chargerez, s'il vous plaît, d'un billet pour le général en chef, quelques lignes seulement.

CÉSAR.

Faites, Excellence, mais faites vite, car mon temps n'est pas à moi.

MANOEL, qui est allé s'asseoir près de la table.

Continuez votre cigarette pendant que je vais écrire. (César s'assied et se met à rouler une cigarette.) On cite de vous des courses merveilleuses, vous êtes un homme résolu, infatigable. Ah! vous fumez là d'excellent tabac.

CÉSAR.

Il était destiné au maréchal Victor, votre Excellence me fera-t-elle l'honneur de brûler une de mes cigarettes?

MANOEL, écrivant.

Volontiers? (César roule une cigarette. Écrivant toujours.) Vous ne craignez pas de rencontrer quelque parti d'éclaireurs français?

CÉSAR.

Non, Excellence.

MANOEL, riant.

Ou bien encore le capitaine Fantôme. (Silence. Regardant César.) Ah çà, vous ne croyez pas à cette fable ridicule. Ce capitaine Fantôme n'existe que dans l'imagination de mes guerilleros.

CÉSAR.

Homme, spectre ou démon, le capitaine Fantôme existe.

MANOEL.

Allons donc!

CÉSAR, présentant la cigarette qu'il vient de faire.

Je l'ai vu.

MANOEL.

Vous!

CÉSAR.

Comme je vous vois.

MANOEL.

Et il porte en effet le costume de capitaine des dragons.

CÉSAR.

Il le portait à l'affaire de Las-Navas.

MANOEL.

Qu'en savez-vous?

CÉSAR.

J'y étais.

MANOEL, frappant sur la table.

C'est lui alors.

CÉSAR.

Lui.

MANOEL, à lui-même.

César de Cabanil.

CÉSAR.

Fusillé à Tolède, par ordre du roi Joseph.

MANOEL.

Et enterré au Campo-Santo, c'est vrai, je suis fou. La pensée de cet homme me poursuit toujours.

CÉSAR, montrant Hector.

Ce jeune officier est son frère, je crois?

MANOEL.

Oui.

CÉSAR.

On lui a garanti la vie sauve?

MANOEL.

Il sera fusillé.

CÉSAR.

Ah! quand cela?

MANOEL.

Au point du jour... Du feu s'il vous plaît? (César et Manoël se rapprochent, Manoël se trouve donc bien face à face avec César.) C'est étrange.

CÉSAR.

Pur havane, n'est-ce pas?...

MANOEL.

Je n'ai vu le capitaine César que deux fois, à Paris d'abord, puis à Cabanil, et les traits de son visage, son regard, sont restés dans ma mémoire.

CÉSAR.

Oui, il y a des figures qui frappent et qu'on n'oublie plus. Est-ce que, par hasard, je ressemblerais au capitaine?

MANOEL.

Vous avez vraiment quelques-uns de ses traits, vous avez surtout son regard.

CÉSAR.

Vous me flattez, Excellence, car, de son vivant, le capitaine César était, dit-on, un cavalier très-présentable. Votre billet est écrit?

MANOEL.

Le voilà.

CÉSAR.

Rien autre chose pour le général en chef?

MANOEL.

Rien.

CÉSAR.

Vous me donnez mon congé?

MANOEL.

Oui. Adieu, seigneur courrier.

CÉSAR.

Général Manoël, au revoir. (Il salue Manoël et sort en disant.) Allons, Alazan, en route.

SCÈNE XI

MANOEL, près de la table. HECTOR, étendu près de la fontaine. SOLDATS FRANÇAIS, PRISONNIERS, GUÉRILLEROS, puis LAZARILLE.

MANOEL, appelant.

Rodrigue.

RODRIGUE.

Excellence!

MANOEL.

Fais doubler les postes pour la nuit; nous devons nous tenir en garde contre toute surprise. Qu'on ne perde pas de vue surtout ce jeune homme. Tu me réponds de lui.

RODRIGUE.

Oui, Excellence, on a disposé pour vous, là, dans ces ruines, un logement à peu près convenable. (Il indique les ruines à gauche.)

MANOEL, à Hector.

Monsieur, par ordre de la junte, tous les officiers français

doivent être passés par les armes; préparez-vous donc à mourir.

HECTOR.

Un soldat est toujours prêt, monsieur.

MANOEL.

C'est bien. (Il sort avec Rodrigue.)

HECTOR, à lui-même.

A présent que César me sauve ou qu'il me venge. (A ce moment, la tête de Lazarille paraît entre le bassin de la fontaine et Hector.)

LAZARILLE, à mi-voix.

Monsieur de Cabanil?

HECTOR.

Qui m'appelle?

LAZARILLE.

Un ami, écoutez-moi bien. Les fusils de vos hommes sont là, dans la partie de ces ruines que garde ce guérillero et vous allez entendre le signal qui vous a été annoncé.

HECTOR.

Quel sera-t-il?

LAZARILLE.

L'explosion du fourgon qui renferme les munitions de guerre de vos ennemis; presque aussitôt vous entendrez sonner la charge, le campement sera attaqué de quatre côtés différents. Le guérillero sera frappé, alors, jetez-vous sur vos armes et prenez votre revanche. Vos hommes sont déjà prévenus par moi.

HECTOR.

Qui vous envoie?

LAZARILLE.

Le capitaine Fantôme. (Il disparaît.)

MORIN, qui a pu se glisser près d'Hector.

Attention, lieutenant, y paraît qu'il s'agit de ne pas dormir cette nuit.

HECTOR.

Nous nous ferons tous tuer, ou nous serons libres.

MORIN.

Convenu. (Une explosion se fait entendre et, pendant que le guérillero de faction tourne la tête du côté du bruit, Lazarille se dresse derrière ce guérillero et le frappe.)

HECTOR, se levant.

A nos armes, camarades, à nos armes!

TOUS LES FRANÇAIS.

A nos armes !

MANOEL, accourant.

Feu sur ces révoltés ! (Les uns renversent les guérilleros qui les gardaient, les autres courent dans les ruines. Hector a sauté sur son épée, en même temps et de quatre côtés différents, on entend sonner la charge.)

LES GUÉRILLEROS.

Les Français ! les Français !

MANOEL.

Nous allons les recevoir. (Une autre troupe de guérilleros entre en désordre.)

RODRIGUE, effrayé.

Le capitaine Fantôme !

MANOEL.

Lui ! (Il saisit une carabine et, apercevant César à cheval sous le costume de capitaine de dragons, le visage caché d'un voile noir, il le vise.) A toi, César de Cabanil. (Le coup part, César n'est pas atteint. Il s'élance au galop et sabre les guérilleros qui, attaqués aussi par Hector et ses voltigeurs, fuient en entraînant Manoël ; César d'un coup de sabre, renverse le drapeau ennemi planté sur l'éminence, il le jette à Hector puis disparaît.)

LES VOLTIGEURS.

Victoire. (Tableau général éclairé par la lueur de l'incendie du fourgon qui brûle dans les ruines à gauche.)

ACTE QUATRIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

La chasse à l'homme.

A Gavila, aux premiers et deuxième plans, à gauche du public, salle basse de l'hôtellerie de Guttières occupant la moitié de la largeur de la scène. L'autre moitié du théâtre forme une sorte de carrefour auquel viennent aboutir les ruelles de la petite ville de Gavila. — Au troisième plan, à gauche, une ruelle praticable derrière la maison. — Au troisième plan, face au public, une arcade laissant voir une ruelle. — Aux premier et deuxième plans à droite, la barrière, dans la salle basse, une porte et une fenêtre ouvrant sur le carrefour. — Porte au fond, conduisant à une autre salle.

SCÈNE PREMIÈRE

GUTTIÈRES, LAZARILLE, MARIA, CLINTON, OFFICIERS ANGLAIS, HABITANTS DE LA VILLE, SOLDATS.

Au lever du rideau, Lazarille est assis dans la salle intérieure près de la table et boit. Guttières est sur le pas de sa porte et Maria à la fenêtre. Le major Clinton, entouré de ses officiers, est sur la place, pleine d'habitants des deux sexes. Les trompettes sonnent.

CLINTON, imposant silence au trompette.

Habitants de Gavila, la nuit dernière, le capitaine Fantôme a délivré des prisonniers confiés à la garde du général Manoël; dans le combat le voile noir qui couvrait le visage du capitaine est tombé et le général Manoël a pu se convaincre que Pedro de Thomar et le capitaine Fantôme étaient le même homme, le même traître. J'ai reçu mission de poursuivre et d'atteindre à tout prix le courrier Pedro de Thomar... nous n'avons pu l'empêcher, vu l'avance qu'il avait sur nous de gagner la frontière du Portugal... Mais nous l'empêcherons bien de rapporter au roi Joseph la réponse du maréchal Soult... L'alcade de cette ville était un

Joséphino et sans doute le complice de Pedro de Thomar... Il a été arrêté... aujourd'hui même, il sera remplacé par un des plus dévoués partisans de la junte... Ce nouvel alcade arrivera tout à l'heure... Il est armé d'un pouvoir discrétionnaire... et muni d'ordres impitoyables... quiconque donnerait asile, aide ou protection au courrier Pedro de Thomar serait pendu comme lui, sans miséricorde... (Mouvement dans la foule.)

MARIA, à la fenêtre.

Pendu! un si beau cavalier!

LAZARILLE, buvant.

Bah! Il court encore...

CLINTON, changeant de ton, à ses officiers.

Maintenant, messieurs, remettons-nous en chasse... ne laissons pas au général Manoël l'honneur et le profit de la prise du courrier major!... à cheval! (Il sort par la ruelle à gauche.)

LES OFFICIERS, le suivant.

A cheval!

SCÈNE II

LES MÊMES, moins CLINTON et les ANGLAIS.

Les habitants forment des groupes animés sur la place. Guttières rentre chez lui tout pensif.

GUTTIÈRES, sur le pas de sa porte, aux habitants.

Mes enfants, prenons bien garde à nous, nous allons voir arriver un terrible alcade! (A part.) Et juste le jour où j'attends mes baliots! (Il ouvre la porte.)

LAZARILLE, à la table.

C'est bien à Gavila, chez l'hôtellier Guttières, sergent de la Sainte-Hermandad... que je dois attendre, et j'attends...

MARIA, se retournant.

Si tout le monde était comme moi, ce brave courrier major... ne tomberait pas dans la griffe de ces hérétiques.

GUTTIÈRES.

La paix, femme!... va nous chercher du vin... ces Anglais... nous ont fait oublier notre hôte, un ancien compagnon à moi.

MARIA.

Voilà du vin... moi je vais aux nouvelles... (Elle sort.)

GUTTIÈRES, à Lazarille qu'il sert en soupirant.

Tu n'es donc plus contrebandier, toi, Lazarille?

LAZARILLE.

Non, seigneur Guttières.

GUTTIÈRES.

Quand nous nous sommes connus, là-bas, c'était le bon temps. (S'asseyant.) Aujourd'hui...

LAZARILLE.

Aujourd'hui ?... (Il lui verse à boire.)

GUTTIÈRES.

Le métier est perdu !... les Français brûlent les marchandises anglaises... les Anglais confisquent les marchandises françaises... et les Espagnols prennent tout ce qui n'est ni confisqué ni brûlé...

LAZARILLE.

C'est à renoncer au commerce...

GUTTIÈRES, frappant la table du poing.

Je n'ai pas de chance ; par le plus grand des hasards, Gavila se trouve sans alcade, j'étais de fait la seule autorité de la ville... c'était le moment de...

LAZARILLE.

De remonter votre magasin.

GUTTIÈRES.

Tu connais Pablo ?...

LAZARILLE.

Pablo le manchot?

GUTTIÈRES.

Oui, il doit me livrer trois cents pistoles de marchandises françaises... les ballots chargés sur quatre mules... attendent dans le bois de chênes-liéges qui touche au rempart.

LAZARILLE.

Le bois de Santiago ?...

GUTTIÈRES.

Juste !... mais la venue de ce diable d'alcade...

LAZARILLE.

Armé de pouvoirs discrétionnaires...

GUTTIÈRES.

Muni d'ordres impitoyables...

LAZARILLE.

C'est inquiétant... impossible de faire entrer les ballots...

GUTTIÈRES, clignant de l'œil.

Par la barrière, oui... mais il y a un autre chemin.

LAZARILLE.

Ah !

GUTTIÈRES.

Pablo le connaît... l'autre chemin... et si ce maudit alcade pouvait seulement tarder une heure ou deux... me donnerais-tu un coup de main, toi, Lazarille ?

LAZARILLE.

De grand cœur... mais voilà du nouveau. (Grand mouvement au dehors.)

LA FOULE, crie.

L'alcade ! l'alcade !

GUTTIÈRES, désespéré.

Déjà... non, ça ne peut pas être lui...

MARIA, se précipitant dans la maison.

Il arrive !... avec son greffier, ils font peur à voir ; l'alcade est tout rouge et gros comme un tonneau !... le greffier tout blême et mince comme une chandelle !... Ils parlent de faire pendre la moitié de la ville pour commencer. (Elle tombe sur un siége.)

GUTTIÈRES.

Vite, ma hallebarde... Je suis sergent de la Sainte-Hermandad !... Il faut que je sois sous les armes pour recevoir cet alcade que le diable confonde. (Il sort)

MARIA, à Lazarille.

Vous ne vous sauvez pas, vous ?

LAZARILLE.

Non. Je suis plus curieux que poltron. (Il se met tranquillement à la fenêtre.)

SCÈNE III

LES MÊMES, PETIT-EUSTACHE, PONT-NEUF.

Au dehors la foule se range en haie à droite et à gauche de la voûte. Petit-Eustache paraît monté sur une mule empanachée. Il est habillé à l'espagnole et coiffé d'un énorme chapeau à la Bazile. Pont Neuf le suit à pied, vêtu aussi à l'espagnole et coiffé d'un chapeau plus extraordinaire encore.

GUTTIÈRES.

Place au seigneur alcade... (On se range.) Criez : Vive le seigneur alcade !

PETIT-EUSTACHE, acclamation timide.

Ça manque d'enthousiasme... secouez les chapeaux... Que les autorités les plus considérables du pays me tiennent l'étrier.

LAZARILLE, à la fenêtre.

Ah ! c'est un bel alcade.

GUTTIÈRES, tenant l'étrier.

Seigneur...

PETIT-EUSTACHE.

Citoyens de Gavila, j'ai sur vous droit de vie et de mort, ne l'oubliez pas. Écoutez religieusement les ordres de la junte suprême qui vous parle par ma voix. Injonction à tout habitant de rentrer dans sa maison, de stationner dans les rues, recommandation expresse de laisser les herses levées, les barrières grandes ouvertes. . (On se précipite vers la barrière pour l'ouvrir.)

GUTTIÈRES, timidement.

Cependant...

PETIT-EUSTACHE.

J'ai les secrets du gouvernement!

PONT-NEUF, à Guttières.

Qui es-tu, toi qui oses parler à monseigneur?

GUTTIÈRES.

Guttières, sergent de la Sainte-Hermandad.

PETIT-EUSTACHE.

Guttières. (Bas.) C'est le nom... (Haut.) Et ta maison, où est-elle?...

GUTTIÈRES, montrant l'hôtellerie.

Ici, pour le service de Son Excellence.

MARIA, se reculant de sa fenêtre.

Ce monstre de greffier me regarde!

PETIT-EUTACHE.

Ah! ah!... (A Pont-Neuf.) C'est le lieu du rendez-vous.

PONT-NEUF, à Petit-Eustache.

Lazarille est à la fenêtre.

PETIT-EUSTACHE, à Guttière.

Je vais te faire un grand honneur... Je m'installe chez toi... avec mon greffier.

GUTTIÈRES, à part.

Et mes ballots!...

PETIT-EUSTACHE.

Veille à l'exécution des ordres que je viens de donner... tantôt j'irai visiter les rues... avec mon greffier... Si tu y as laissé traîner un épagneul, non un Espagnol, malheur à toi!... Je ferai un exemple effroyable... à tout à l'heure, citoyens de Gavila... rentrez chez vous et tremblez... (Il se dirige vers la maison suivi de Pont-Neuf.)

PONT-NEUF, emboîtant le pas.

Tremblez!...

GUTTIÈRES.

Je suis ruiné... (Il fait évacuer la place.) Plus vite que cela... Je suis responsable...

MARIA, à Lazarille.

Les voilà dans la maison... je n'ose plus entrer chez moi... Oh! c'est le greffier surtout qui me fait peur.

LAZARILLE.

Allez... Je les servirai...

MARIA, s'élançant vers l'escalier au moment où Petit-Eustache et Pont-Neuf ouvrent la porte.

Merci... Ah! quel greffier! (La place se vide et Guttière disparaît avec les derniers habitants.)

SCÈNE IV

PETIT-EUSTACHE, LAZARILLE, PONT-NEUF,

Lazarille va à leur rencontre et les regarde avec admiration. Après avoir fermé porte et fenêtre.

PONT-NEUF.

Rendez-vous à Gavila, chez Guttières...

PETIT-EUSTACHE.

Eh! nous sommes à Gavila. (Pont-Neuf se verse à boire.)

PETIT-ESUTACHE, prenant le verre plein.

A moi d'abord... tu n'es qu'un obscur greffier.

PONT-NEUF, buvant à son tour un autre verre.

Celui-là au greffe.

LAZARILLE.

A présent que nous voilà seuls, je voudrais bien savoir...

PONT-NEUF.

Comment nous avons profité du renseignement que tu nous avais donné. Rien de plus simple, nous avons attendu l'alcade et le greffier que nous savions être inconnus tous deux aux habitants de Gavila... nous les avons vus venir de loin... l'alcade sur sa mule et le greffier suivant à pied.

PETIT-EUSTACHE, continuant.

Nous avons tiré à la courte-paille avec Pont-Neuf qui de nous deux aurait la mule... et.

PONT-NEUF.

J'ai perdu.

PETIT-EUSTACHE.

Naturellement puisque j'ai gagné. L'embarras était de trouver une armoire pour serrer le greffier et l'alcade.

PONT-NEUF.

J'avisai un four à briques... Je pris l'alcade par la patte...

PETIT-EUSTACHE.

Je passai la jambe au greffier... On les déshabilla...

PONT-NEUF.

On les plia...

PETIT-EUSTACHE.

On les ficella.

PONT-NEUF.

Et on les emballa proprement dans le four... après quoi, on fit sa toilette... et...

PETIT-EUSTACHE.

Son entrée à Gavila, dont désormais les barrières grandes ouvertes et les rues solitaires n'arrêteront pas le capitaine une seconde... Il traversera ma localité au galop... (Ils boivent.)

LAZARILLE.

Avez-vous de ses nouvelles?

PONT-NEUF.

Coutard et Sarreluck gardent le défilé de Paréja.

PETIT-EUSTACHE.

Dans un quart d'heure le capitaine sera ici.

LAZARILLE.

Coutard... Sarreluck... deux braves... mais Clinton a tout un escadron, Manoël a toute une armée...

PONT-NEUF.

Bah! une fois Gavila franchi... le plus fort est fait... et le capitaine passe partout!

PETIT-EUSTACHE.

C'est connu,... ce soir, le roi Joseph aura le message du maréchal.

PONT-NEUF.

Chut!

PETIT-EUSTACHE.

Serait-ce déjà le capitaine? (Bruit au dehors.)

LAZARILLE.

Attention à vos rôles... c'est Guttières! (En même temps quelques figures craintives se montrent aux angles des rues.

SCÈNE V

LES MÊMES, GUTTIÈRES,

GUTTIÈRES, entrant chapeau bas et saluant jusqu'à terre.

Seigneur alcade...

PETIT-EUSTACHE, terriblement.

Les rues sont-elles vides? Le carrefour bien désert?

GUTTIÈRES.

Au contraire... tout cela regorge de monde...

PETIT-EUSTACHE.

Demonio! On a osé me désobéir! Je te condamne!

GUTTIÈRES.

Attendez... j'apporte une bonne nouvelle...

PONT-NEUF.

Parle...

PETIT-EUSTACHE.

Je t'absous... provisoirement...

GUTTIÈRES.

Les guérilleros ont arrêté deux bohémiens...

PETIT-EUSTACHE, à Pont-Neuf.

Où ça?

GUTTIÈRES.

Dans le défilé de Paréja... ces bohémiens avaient fait feu sur le général Manoël.

PETIT-EUSTACHE, avec autorité.

Hum! hum! qu'on m'amène ces deux scélérats!

GUTTIÈRES.

Comment! ici! (A part.) J'espérais les éloigner, pour le coup!

PONT-NEUF.

Tu n'as donc pas entendu?

GUTTIÈRES, embarrassé.

C'est que... à la prison... vous seriez bien plus à votre aise, pour... (Il regarde Lazarille.)

PETIT-EUSTACHE.

Je suis bien ici... j'y reste... fais ce que je te dis. (Il parle à Pont-Neuf.)

GUTTIÈRES, à part.

Impossible de donner contre-ordre à Pablo!... je suis

perdu! (Pont-Neuf met sur la table son papier, ses plumes et son écritoire.)

LAZARILLE, à Guttières, bas.

Si je pouvais obliger un ancien camarade?

GUTTIÈRES, vivement, lui prenant les mains.

Cours au bois de Sanitago .. dis à Pablo qu'il ne peut venir ici, ce soir, à neuf heures, comme c'était convenu..:

LAZARILLE.

A neuf heures... (Naïvement.) Par la barrière?

GUTTIÈRES.

Non... c'était par l'autre chemin.

LAZARILLE.

Quel chemin?

GUTTIÈRES, défiant.

Tu n'as pas besoin de le savoir... va!

LAZARILLE, à part.

Pablo me le dira... (Il sort par la barrière; on amène les deux bohémiens.)

PONT-NEUF qui a regardé par la fenêtre.

C'est Coutard!

PETIT-EUSTACHE.

Et Sarreluck?

PONT-NEUF.

Oui.

PETIT-EUSTACHE.

A ton poste.

SCÈNE VI

PETIT-EUSTACHE, GUTTIÈRES, PONT-NEUF, COUTARD, SARRELUCK, GUÉRILLEROS, HABITANTS.

PETIT-EUSTACHE, s'asseyant devant la table et remettant son grand chapeau.

On va voir de quel bois je me chauffe!

GUTTIÈRES, entrant et amenant Coutard et Sarreluck.

Voilà les deux complices du traître Pedro de Thomar.

PETIT-EUSTACHE.

Sortez! je vais les interroger.

GUTTIÈRES.

Vous laisser seul avec ces bandits!...

PETIT-EUSTACHE.

J'ai mon greffier... Allez! allez!...

GUTTIÈRES.

Quel homme! (Les guérilleros et le peuple se répandent sur la place; Pont-Neuf se lève et va refermer la porte et la fenêtre, ils se groupent en se serrant la main.)

PETIT-EUSTACHE.

Quelles nouvelles du capitaine?

COUTARD.

Il y a du bon... il y a du mauvais... J'ai eu peur une fois dans ma vie...

PETIT-EUSTACHE.

Toi, vieux Coutard!...

PONT-NEUF.

Il devait faire chaud, alors!

SARRELUCK.

Il faisait chaud, semblablement!

COUTARD.

Peur pour lui!... nous gardions donc le défilé de Paréja... un coquin de boyau, où deux greffiers comme Pont-Neuf, ne peuvent pas marcher de front... rien de suspect... pas une âme sur les crêtes ni dans les gorges... va bien!... Sarreluck voit un petit nuage de poussière vers l'ouest... puis un autre plus large, derrière... loin derrière... c'était lui... et c'était la meute des habits rouges qui le poursuivait... Le nuage grandit... puis un cavalier paraît, rasant le sol comme une hirondelle... Alazan ne courait pas, non, ma parole sacrée, il volait!... c'était superbe à voir!

SARRELUCK.

Oui... superbe!

COUTARD.

J'allais donner le signal convenu pour indiquer que le défilé était libre... Eh bien, j'allais tuer mon capitaine, entendez-vous! car ce signal, c'était la mort!... Il y avait là, quarante espingoles braquées... Et nous n'avions pas vu l'embuscade! Manoël et ses brigands s'étaient cachés sous les roches. Manoël, impatient, se découvrit... et laissa voir sa vilaine frimousse. Les sombreros de sa guérilla fourmillaient dans le hallier... un coup de carabine vaut mieux qu'un garde à vous... j'ajustai Manoël et je le tenais... mais il se pencha pour donner un ordre, ma balle fit sauter la cervelle de son lieutenant... Sarreluck avait jeté bas un autre officier... Au bruit des deux explosions, le capitaine avait tourné bride... Feu! ordonne Manoël... une décharge ébranla le roc sous nos pieds... quand la fumée se dissipa, nous vîmes le capitaine qui galopait au loin, suivi

par deux meutes au lieu d'une... Il avait de l'avance... et il agitait son chapeau comme pour nous dire : « A bientôt, mes amis, à bientôt!... »

PUTIT-EUSTACHE et PONT-NEUF, avec explosion.

Hardi! Alazan! ferme! Le capitaine!

SARRELUCK.

Il m'a semblé à moi...

COUTARD.

Tu as rêvé, toi!...

SARRELUCK.

Alazan boitait... après la décharge... et si Alazan est blessé, le capitaine est perdu!

COUTARD, avec enthousiasme.

Jamais perdu, le capitaine!...

SARRELUCK.

On nous a bien pris, nous...

COUTARD.

Nous ne sommes pas le capitaine!...

PETIT-EUSTACHE, joyeusement.

Et c'est nous qui vous tenons, les amis!

COUTARD, riant.

Et tu ne nous fusilleras pas, seigneur alcade...

PETIT-EUSTACHE, de même.

Nous fusillerons encore les autres, vieux Coutard. (Ils vont pour se donner la main.) Attention!.. (Grand bruit au dehors.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MANOEL, au dehors.

Il se fait un mouvement du côté de la voûte, et Manoël entre vivement suivi de gens du peuple.

MANOEL.

Gardez toutes les rues, de ce côté! Le traître Pedro de Thomar a passé la montagne.

LES DRAGONS, à part.

Le Mancël.

MANOEL.

Il vient... Clinton d'un côté, ma guérilla de l'autre, le rabattent sur la ville, où il sera pris comme dans un piége à loup... fermez cette barrière!...

PETIT-EUSTACHE, au dedans.

Diable!... (Les dragons se regardent.)

GUTTIÈRES, au dehors.

Impossible!

MANOEL.

Pourquoi?

GUTTIÈRES.

Le nouvel alcade l'a défendu sous peine de mort!

MANOEL, haussant les épaules.

Allons donc!...

GUTTIÈRES.

Il a les secrets du gouvernement et il ne veut les dire à personne!...

MANOEL.

Il me les dira, à moi... où est-il?... (Mouvement parmi les dragons.)

PONT-NEUF.

Ça se gâte.

GUTTIÈRES.

Chez moi... mais il a défendu... (Se mettant au-devant de Manoël.) Vous ne pouvez pas entrer!

MANOEL, le repoussant.

J'entre partout! (Il se dirige vers la maison.)

PETIT-EUSTACHE.

Voilà un otage que notre bonne étoile nous envoie... (Manoël entre; au même moment, Pont-Neuf ferme la porte derrière lui. Manoël se retourne au bruit et trouve les pistolets de Pont-Neuf braqués sur sa poitrine; il recule et se retourne encore: Petit-Eustache lui présente des pistolets. A sa droite est Coutard, à sa gauche, Sarreluk, qui ont chacun pris une chaise qu'ils tiennent levée sur la tête de Manoël.)

COUTARD.

Un cri et tu meurs comme un chien!

PONT-NEUF.

Voilà, mon général! et ne fais pas le malin.

MANOEL.

Oserez-vous?...

COUTARD.

Écoute!... quatre contre un, ce n'est pas notre habitude, à nous autres Français... il ne te sera pas fait de mal, mais il faut que cette barrière reste ouverte, il faut que le capitaine passe sur le ventre de tes soldats... et il passera.

TOUS.

Il passera.

PONT-NEUF.

Nous allons faire de toi ce que nous avons fait de l'alcade. (On l'attache.)

EUSTACHE.

Ficelé!

COUTARD, lui mettant un ballon.

Baillonné!

SARELUCK, l'enlevant.

Emballé! (On le jette dans la salle du fond dont on referme la porte.)

TOUS.

Coffré!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CLINTON, entrant par la voûte suivi d'officiers anglais. GUTTIÈRES.

CLINTON.

Victoire! victoire! nous le tenons!

GUTTIÈRES.

Vous tenez qui ?

CLINTON.

Le Courrier major.

GUTTIÈRES.

Il est pris ?

CLINTON.

Il est mort!

LES DRAGONS.

Mort!

CÉSAR, paraissant par une trappe cachée sous une table.

Toujours tué, jamais mort!

LES DRAGONS.

Le capitaine!

CÉSAR.

Chut! (A mi-voix et se baissant vers la trappe.) Merci Lazarille! tiens prêts le cheval et les quatre mules.

PONT-NEUF, sautant de joie.

Nous avons notre capitaine! à la monaco!

GUTTIÈRES, à Clinton.

Vous êtes bien sûr ?

CLINTON.

Nous avons fouillé le cadavre et dans sa ceinture nous avons trouvé une lettre du maréchal Soult, au roi Joseph.

CÉSAR, bas aux dragons.

Ils n'ont rien du tout.

CLINTON, lisant.

Je conseille au roi de ne pas engager une bataille décisive, car il n'est pas en mon pouvoir d'opérer la diversion que Sa Majesté attend de moi.

SOULT.

Est-ce clair? Nous avons gagné la prime; promise au quartier général, messieurs.

TOUS.

Au quartier général. (Ils sortent par la barrière.)

CÉSAR, aux dragons.

Allons, ma ruse a réussi; il y avait deux lettres de maréchal; l'une pour tromper l'ennemi, celle-là est aux mains des anglais; l'autre qui disait vrai, qui est là et que je vais porter au roi.

EUSTACHE.

Mais comment êtes-vous sorti de leurs mains?

CÉSAR.

Ils étaient trente à ma poursuite, Alazan était blessé, par un dernier effort, je le lance dans un taillis dont les arbres pouvaient dépister ces coquins; mais un bandit mieux monté que les autres arrive sur moi, je fais feu à bout portant, je l'atteins en plein visage; il tombe, il était mort, défiguré, méconnaissable, en deux minutes, je le couvre de mes habits, je lui attache ma ceinture, j'enlève ce costume de ma valise, je saute sur le cheval du bandit, je pars comme le vent; je gagne le bois de Santiago où Lazarille m'attendait. Mais en aprenant ce qui s'était passé, mes amis, je suis venu à votre secours comme tant de fois vous vintes à mon aide. A l'heure dite, je serai au camp, j'embrasserai mon frère et j'irai vous rejoindre à Cabanil. Emparez-vous de la barque du passeur, cachez-vous et attendez-moi dans cette barque, il s'agit à présent de sauver Lilias. A Cabanil, mes braves, à Cabanil. (Ils descendent et disparaissent.)

LA VOIX DE MANOEL, dans la salle du fond.

A moi! à moi!

GUTTIÈRES, sur la place.

C'est la voix du général Manoël; est-ce qu'il se trouve mal, là-dedans?

MANOEL.

A moi!

GUTTIÈRES.

La porte est fermée en dedans, il faut l'enfoncer. (On enfonce la porte.)

GUTTIÈRES, entrant.

Plus personne!

MANOEL, sortant du fond délivré par les guérilléros.

Les misérables ont voulu m'assassiner. Cherchez-les, arrêtez-les! Morts ou vifs, il me les faut!

TOUS.

A mort! (On cherche partout, grand mouvement.)

ACTE CINQUIÈME

HUITIÈME TABLEAU

Les dragons à l'abordage.

Au milieu du fleuve débordé, une felouque se balance, éclairée par les rayons de la lune. — L'arrière de la felouque est tourné vers le spectateur qui la voit de trois quarts.

SCÈNE PREMIÈRE

MANOEL, RODRIGUE, HOMMES D'ÉQUIPAGE, LILIAS, UN MOUSSE, dans les vergues. Lilias est assise à l'arrière, Manoël et Rodrigue sont à l'avant.

MANOEL.

Rien en vue?...

LE MOUSSE.

Rien.

RODRIGUE.

Rien entre Talavera de la Reine et les lignes du roi Joseph?

MANOEL.

Le fleuve a débordé, c'est une véritable mer.

RODRIGUE.

Une barque ne résisterait pas à ce terrible courant; celle du passeur, elle-même, est restée amarrée au pied des rochers de Cabanil.

LILIAS, à elle-même.

La barque du passeur!... J'y ai vu des hommes demi-cachés par les ténèbres, j'en suis sûre; l'un deux s'est levé et m'a saluée au passage... Quel pouvait être cet homme?

MANOEL.

Le général Wellesley avait délivré par surprise un sauf-conduit aux dames de Cabanil, elles allaient être libres, mais un nouvel ordre du général les a mises à ma discrétion... elles m'appartenaient... je leur ai fait grâce... le plus précieux

trésor de Cabanil, c'était Lilias... et Lilias est à moi maintenant... Rodrigue, retiens ces hommes à l'avant du navire. (Se dirigeant à l'arrière et s'arrêtant debout devant Lilias toujours assise.) Lilias, croyez-vous à présent à mon amour?...

LILIAS.

Je vous ai vendu ma vie... elle est à vous prenez-la.

MANOEL.

On ne se joue pas impunément de cet amour, Lilias,

LILIAS.

Celle qui appartenait à César, le héros, n'appartiendra jamais à Manoël, le bandit... Vous avez pu croire que Lilias se livrait au bourreau de son père, au meurtrier de son amant!... Si je suis partie avec vous, c'est que seule, sans secours, je suis encore maîtresse de moi-même... Qui ne craint pas la mort, peut tout braver, et je vous brave, Manoël!

MANOEL.

Vains mots qui ne m'arrêteront pas.

LE MOUSSE.

Barque sous le vent... à nous!

MANOEL.

Une barque !...

RODRIGUE.

Montée par cinq hommes qui font force de rames contre le courant... je reconnais la barque, c'est celle du passeur, elle vient droit à nous.

LILIAS.

Ah! vous m'avez trompée... César doit être là!

MANOEL.

César est bien mort cette fois, et ces hommes, quels qu'ils soient ne nous aborderont pas... Rodrigue, vise à couler la barque!

LILIAS.

Mon Dieu!... protégez ceux qui viennent à mon aide!...

SCÈNE II

MANOEL, RODRIGUE, TROIS HOMMES.

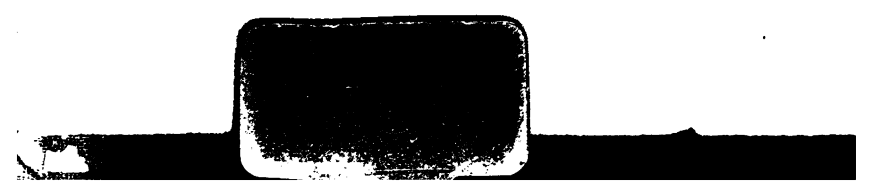
MANOEL.

La barque est-elle bien à portée ?...

RODRIGUE.

Oui, Excellence!

MANOEL.

Feu, alors!

YC132186